AMOURS SECRETTES

DE

NAPOLÉON BUONAPARTE.

Imprimerie de Mme. V^e^. PERRONNEAU, quai des Augustins, n°. 39.



La Reine Hortence sortant du bain de Spa. *Tom. 3.*

AMOURS SECRETTES
DE
NAPOLÉON BUONAPARTE;

PAR M. le baron de B***,

Auteur du PRÉCIS HISTORIQUE SUR NAPOLÉON, des MÉMOIRES SECRETS et de la DÉFENSE DU PEUPLE FRANÇAIS.

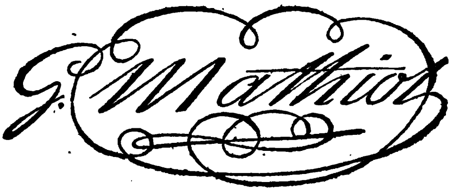
TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez GERMAIN MATHIOT, libraire, quai des Augustins, n°. 25.

Novembre 1815.

Les exemplaires exigés par la loi ont été déposés. Je préviens, en conséquence, que je poursuivrai tout contrefacteur ou débitant de cet ouvrage, dont les exemplaires ne seraient pas revêtus de ma signature.



AMOURS SECRETTES

DE

NAPOLÉON BUONAPARTE.

MAINTENANT que le sort des combats a décidé de mes destins, maintenant que tout, en Europe, est fini pour moi, je puis donc, sans aucun danger pour mes intérêts personnels, donner au monde le supplément de mes amours secrettes. Dans mon palais de Porto-Ferrajo, je conservais encore la douce espérance de donner des lois aux Français; j'avais alors besoin d'en ménager quelques-uns. C'est pourquoi je n'osai com-

prendre, dans les deux premiers volumes de mes *Amours*, celles qui formeront les tomes 3 et 4.

Ce n'est pas que ces scènes de bonheur et de volupté puissent jamais être un titre contre moi. Qui me condamnera? ce sera, sans doute, quelque faquin disgracié de la nature, imbécille automate, aussi froid que l'opinion qu'il émet contre moi. Une femme décrépite, au désespoir de ne pouvoir plus être aussi coupable que mes amantes; un octogénaire, depuis cinquante ans desséché de sensations amoureuses, me diront, sans doute, que mes amours auraient dû n'être point publiées.

Gelez en paix, malheureux! Vous êtes sur le seuil du néant et de la destruction, vous ne devez plus

prendre part aux plaisirs ineffables de la création. Et toi! fille, belle, jeune et sensible, ce n'est pas toi qui repousseras mon livre. Non: mais tu le liras dans la solitude d'un bosquet; les larmes que tu donneras à l'infortunée Mello ne seront point vues de ton jeune amant: le cruel abuserait de ta sensibilité! Tu l'aimeras, cette douce victime d'un voluptueux délire! son exemple te mettra en garde contre ton propre cœur; tu te diras: Si la vertu la plus pure, si la plus estimable des femmes, a cédé aux plaisirs de son amant, que dois-je faire moi, peut-être plus faible qu'elle? Alors, tu prendras la main de ton jeune ami, tu lui diras: « Sur mon sein qui ne bat que pour toi, jamais tes lèvres ne dé-

poseront le baiser d'amour, si tu ne viens, sur-le-champ, aux pieds des autels, me nommer ton épouse, ta légitime épouse. » Fille, tu deviendras épouse; épouse, tu deviendras mère; mais tu seras la mère la plus tendre, l'épouse la plus vertueuse. J'ai la certitude que tels seront les effets de mon livre. Cette douce consolation, je l'emporte sur les rives lointaines où m'entraînent les destins, que peut-être j'aurais pû changer.

De toutes mes amours celles que je vais tracer demandent les plus grands ménagemens; il faudrait une langue neuve et riche pour gazer des tableaux que le préjugé seul rendrait inconséquens et immoraux.

Français, vous êtes les plus aimables des humains; vous avez plaint

Hortense, vous avez bien fait. Le miel est moins doux que son caractère; cette chère amie fut un arbuste qui fléchit sous un coup de foudre.

Depuis quelques tems je m'étais borné aux caresses de mon épouse; sa tendresse, les charmes de sa conversation me retenaient continuellement près d'elle. Près d'elle aussi je voyais tous les jours la jeune Hortense; la douceur, l'amabilité, les charmes de ma belle-fille s'éparpillaient dans toutes mes fibres. L'ensemble de sa personne se mariait à la masse de mes desirs. Hortense! lecteurs, Hortense! c'est toutes les femmes réunies. J'étais assis chez Joséphine; je regardais la mère que j'aimais; je dévorais de mes regards la fille qu'un jour je devais idolâtrer. Je brusquais alors et déchirais tous les contrats de l'Europe,

et cependant je voyais Hortense et n'osais lui parler.

Quel que soit l'état où le sort nous place, nous sommes toujours hommes. Hortense me l'a prouvé : près d'elle j'oubliais l'univers. Je me partageais alors entre mon cabinet et Joséphine, parce que chez mon épouse je trouvais Hortense. Colombe timide et sans défiance, elle se prêtait aux légères caresses que je ne lui faisais qu'en tremblant. Près d'elle je n'étais plus le maître du monde; j'étais doux, simple et caressant. Joséphine, endormie dans une douce sécurité, voyait avec plaisir l'intérêt que je prenais à sa fille. Je n'oublierai jamais qu'un jour ma tendre épouse me dit : « Si quelque chose, cher ami, pouvait vous rendre plus cher à mon cœur, oui, ce serait

la tendre amitié que vous avez pour mes enfans. » Femme abusée! tu ne savais pas que je n'aimais pas ta fille; je l'idolâtrais, je voulais la mettre dans mon lit!

Des bras de Joséphine passer dans ceux d'Hortense, ne me parut alors qu'une légère inconséquence. Si le desir de posséder une femme est un crime, pourquoi ce desir vient-il en nous (1)? Étais-je alors le maître de réprimer les sentimens que m'inspirait Hortense? non sans doute. J'ai fait, pour me distraire de cette passion, tout ce qu'un galant homme aurait fait; et cependant j'étais roi, j'étais absolu. Je fis plus, je me jetai tout entier dans les bras de mon

---

(1) C'est Buonaparte qui parle.

épouse; la vue d'Hortense triplait alors mes forces et mes desirs; les nuits de Joséphine s'en ressentirent. Je la jonchais de baisers; mais, ô doux effet de l'illusion! Quoique dans tes bras, chère épouse, ce n'était point toi que je pressais sur mon cœur, c'était ta fille; c'était son sein que je mouillais du fluide de mes baisers; c'était dans sa bouche que je soufflais le soupir de la volupté. J'expirais d'amour sur le sein de Joséphine, en rôlant le joli nom d'Hortense. Cette débauche de l'imagination dura huit mois. Pendant huit mois, je n'eus d'autre lit que celui de mon épouse; je crus même quelque tems pouvoir me tromper toujours. Je fis plus: Isabey peignit Hortense; le portrait de cette amante idolâtrée en secret fut placé en face du lit, où, de

nuit, et quelquefois de jour, je roulais sur mon cœur la mère de mon amante. Je voudrais, même à l'heure où j'écris, je voudrais n'avoir jamais été plus coupable envers Joséphine, envers Hortense. Mon frère malheureux, dédaignant sa jeune épouse, suspectant ses enfans, sera toujours un douloureux tableau dont le souvenir me suivra plus longtems que celui des mille et une calamités que d'ingrats Français me reprochent.

Continuellement à côté de la jeune Beauharnais, il était au-dessus de mes forces de ne point lui faire apercevoir que je ne voulais plus être simplement son beau-père, mais bien son amant. Un baiser, que je lui pris à la dérobée, fut un trait de lumière sur mes intentions. Cette funeste découverte la mit dans

un embarras qui ne s'exprime point. Interdite et confuse, par respect n'osant me fuir, des larmes vinrent à son secours. Joséphine entre; j'étais debout, l'œil en feu, toisant l'appartement en tous sens; Hortense pleurait : sa mère vit ses larmes et soupçonna le reste. Quel tableau! Père, épouse et fille n'osant ouvrir la bouche, et se craignant l'un l'autre. Je passai dans la chambre à coucher de l'impératrice, et je me jetai sur une ottomane. La jeune Hortense se retira chez elle; Joséphine vint me trouver. J'étais brûlant et prêt à m'évanouir. Mon épouse se penche sur moi, et me laisse un baiser sur le front. Une larme, qu'elle ne pouvait plus retenir, me tombe sur la paupière. Elle était chaude cette larme. Je regarde mon épouse;

cette femme était alors douloureusement divine. Je l'entraîne sur mon cœur; je la brûle de baisers, et bientôt elle s'endort dans mes bras, ivre de volupté et de chagrins. J'avais été délicieusement heureux. Joséphine ouvre sa paupière, et me voit encore dans l'ivresse du bonheur. « Tu meurs dans mes bras, me dit-elle, cher ami; je crains que tu ne veuilles autre chose. Non, mon époux, vous ne me donnerez pas la mort. Je t'aime bien; je suis encore belle; je me multiplierai; je serai quinze, vingt et trente ans pour toi. Goûte ce baiser (alors elle me baisa); c'est de l'amour, cher ami, que j'éparpille sur tes lèvre: tu n'en trouveras jamais de plus suave. Buonaparte, n'aie que ton épouse. »

C'était ainsi que, sans me le dire

précisément, la tendre Joséphine m'annonçait qu'elle avait percé le secret de mon amour pour sa fille. Je feignis de ne point entendre ce qu'elle voulait me faire comprendre : j'étais réellement affecté de ne pouvoir récompenser tant d'amour. Cependant le poison du desir circulait dans mon cœur. J'aimais, j'adorais Hortense ; nulle puissance humaine ne pouvait la soustraire à mes caresses. Elle soupçonnait mon amour ; je voulus à tout prix l'en convaincre. Si je n'avais sauté à pied joint sur les bienséances, j'aurais été longtems sans me rencontrer seul avec ma belle-fille. Sa mère, continuellement aux aguets, nous rendait le tête-à-tête impossible. La conquête d'Hortense était hérissée d'obstacles ; je les avais prévus, et je n'en fus que plus cons-

tant dans mes projets. Tâtonner, s'en tenir à des demi-mesures, n'entrait point dans mon plan. Un matin je me présente chez Hortense; on veut m'annoncer, je le défends. La belle était à son piano; elle devint, à mon aspect, d'une pâleur mortelle : je craignis qu'elle ne se trouvât mal. « Eugénie, lui dis-je, pourquoi redoutez-vous mon approche? Que vous ai-je fait pour fuir ainsi ma présence? Si vous pouviez lire ce qui se passe dans mon cœur; si vous pouviez savoir quelle place vous y tenez, ah! chère amie! que bientôt vous cesseriez de me craindre! Il fallait à tout prix que je vous parlasse aujourd'hui; j'ai tout fait pour reculer un aveu que je ne puis plus taire. Hortense, il n'est rien sous le ciel que je desire autant que vous. Gémissez, éclatez

si vous voulez, je vous presserai sur mon cœur. Aussi puissant que le premier souverain de l'Europe, je me crois le droit d'imposer silence à de sots préjugés. Fille chérie, imitez votre amant ; laissez croasser la sottise. Endormez-vous sur mon cœur, et reposez voluptueusement votre tête sur les genoux d'un homme qui bientôt sera le maître du monde. L'éclat dont je vous environnerai désarmera la critique. Que dis-je? Napoléon et sa jeune amie ne sont-ils pas au-dessus de tout ce qui existe? Quel mortel assez téméraire oserait ne point respecter mes volontés! Chère Hortense, reprenez vos esprits ; mesurez ce que je vous offre, ce que peut-être vous ne pouvez refuser. Votre mère... je n'en ai point eu d'enfans. Vous n'êtes point ma fille, vous serez mon

amante : dites-moi que vous ne me refusez pas. Cédez sans éclat, c'est le seul moyen de cacher notre tendresse à Joséphine, à tout le monde. »

Mademoiselle de Beauharnais, interdite, atterée de ma déclaration, osait à peine en croire et ses oreilles et ses regards. L'excès de son étonnement l'avait rendue muette. Je veux lui donner un baiser : tout-à-coup elle pousse un cri, un seul cri. Ses femmes pouvaient accourir; je lui mis un mouchoir sur la bouche. Hortense n'existait plus que dans sa douleur. Ses beaux yeux s'étaient fermés; son sein palpitait avec violence; une sueur froide coulait de son front. Ses membres se crispèrent; ses traits devinrent livides : je la crus morte. Je sonnai ses gens; un médecin fut appelé, et je me re-

tirai pour laisser mettre la malade au lit.

J'étais intérieurement indigné de l'effet qu'avait produit ma déclaration. Cependant, me suis-je dit, c'est un grand coup de frappé; elle sait ce dont il s'agit : voyons maintenant ce qu'il en résultera.

Il y avait une heure que j'avais quitté Eugénie, lorsque, inquiet de son état, je me fis annoncer chez elle. Joséphine était déja au chevet de sa fille. Quoique celle-ci n'eût point encore retrouvé ses esprits, sa mère avait facilement deviné le sujet de la maladie; peut-être même qu'elle crut le sacrifice entièrement consommé. Jamais la présence de mon épouse ne m'a plus embarsassé qu'alors. Joséphine dévorait ses larmes; les re-

« Vous voulez donc me prêter un appui? J'en ai besoin, monsieur; ma jeune fille en mourra: hélas ! elle est à peine à l'aurore de la vie! L'infortunée ! c'est peut-être un bonheur pour elle. O mon Eugénie! oui, dis adieu à ce monde; quitte-le vertueuse. Cher enfant, va rejoindre ton malheureux père : je te suivrai bientôt. »

Je ne répondis rien à ce premier torrent de tendresse maternelle. En projettant de mettre Hortense dans mes bras, j'avais prévu tout ce qui devait m'arriver, et je me disposais à tout braver. « L'état de votre fille, dis-je froidement à mon épouse, n'est pas aussi alarmant que vous le supposez : ce sont des attaques de nerfs. — Des attaques de nerfs!..... et c'est vous qui osez me tenir ce

langage? C'est la mort que ma fille roule dans son sein. Ma fille adore sa mère; ma fille ne souffrira pas.... — Hé bien, madame, achevez; que voulez-vous dire? — Consul, je retourne auprès de ma fille; je ne puis la quitter dans l'état où elle est. »

Je ne jugeai point à propos de suivre de nouveau Joséphine; j'envoyai seulement, une heure après, demander des nouvelles d'Hortense. Les convulsions étaient entièrement cessées. Plus calme, mademoiselle de Beauharnais était hors de danger. Je me présentai chez elle le lendemain. Sa mère y était; l'une et l'autre confondaient leurs larmes. A mon aspect elles essayèrent de sécher leurs paupières. « Pleurez, leur dis-je; ne vous contraignez point: des larmes soulagent. Vous êtes heureuses de

pouvoir pleurer. » Tant de hardiesse leur donnait sans doute la mesure des malheurs auxquels rien ne pouvait les soustraire. Toutes deux gardèrent un silence déchirant ; silence qui me contrariait d'autant plus, que j'aurais été satisfait d'engager la conversation : car, je le répète, je voulais savoir tout de suite ce que l'une et l'autre pensaient de mes sentimens, et connaître la manière dont elles se proposaient d'en agir avec moi. Je n'eus point pour le moment cette satisfaction. La mère et la fille, absorbées dans leurs chagrins, n'ouvrirent pas la bouche ; je ne trouvai moi-même d'autre parti à prendre que de me retirer. En sortant de l'appartement, je ne pus m'empêcher de dire à Joséphine : « Madame, je ne sais ce qu'il en résultera ; mais

je suis bien malheureux au sein de la toute-puissance. Cette manière d'être ne peut pas durer : coûte qui coûte, je saurai travailler à mon bonheur. »

En tenant un pareil langage, je voulais prouver à la mère et à la fille que rien au monde ne me ferait abandonner mes desseins amoureux. Joséphine ne pouvait manquer d'en être persuadée, elle qui me connaissait si bien ; c'est pourquoi elle prit le parti d'éloigner Hortense.

Les médecins, prévenus par mon épouse, déclarèrent que sa fille irait prendre les eaux de Spa, sitôt qu'elle serait convalescente. Je n'ignorais point que cette décision de la faculté avait été mendiée par mon épouse. Je dressai donc alors mes plans en conséquence ; et ce qui devait sauver

Hortense de mes poursuites, devint bientôt un moyen infaillible de la mettre dans mes bras. Peu m'importait la manière dont j'aurais cette belle, pourvu qu'elle ne vînt point à m'échapper.

Savary reçut l'ordre de faire partir sur le-champ un architecte pour Spa. Ce dernier était chargé de pratiquer une secrète issue, non-seulement dans le cabinet de bains qui devait recevoir Hortense, mais bien encore dans sa chambre à coucher. Mes ordres furent exécutés au-delà de mes souhaits. Dans l'épaisseur des murs et des lambris furent construits des couloirs artistement fermés par des glaces.

Je desirais au moins aussi vivement que Joséphine de voir partir

son aimable fille. Les médecins dé-clarèrent enfin qu'elle pouvait entre-prendre ce voyage. On eut la petite attention de me demander mon agré-ment ; je l'accordai avec assez d'in-différence, pour ne point laisser soupçonner la trame que j'avais our-die. Pour donner totalement le change à mon épouse, je donnai l'ordre de préparer mes équipages, voulant vi-siter les départemens du Rhône et de l'Isère. Il y avait quatre jours que mademoiselle Beauharnais était par-tie, quand je quittai la capitale. Ma-ret, Savary, Duroc et Caulincourt étaient du voyage, sans néanmoins en connaître le but. Arrivé à Fon-tainebleau, je laissai mes équipages suivre la route de Dijon, tandis que moi et Savary, vêtus en simples aides-de-camp, nous courons à franc-étrier

tout droit à Spa, où nous arrivons le lendemain sur les minuit.

Belle Hortense, tu ne savais pas si près de toi l'homme que ta jeunesse et tes préjugés repoussaient de ton cœur! Et toi, bonne Joséphine, tu croyais ton époux sur la route de la seconde capitale de France, occupé à connaître des besoins et de l'état de ses sujets, tandis que l'ingrat volait pour surprendre et presser dans ses bras la séduisante fille à qui tu donnas le jour!

Un logement contigu aux lieux qu'habitait l'aimable Eugénie, m'attendait en secret et de nuit. J'étais fatigué; je remis au jour suivant à satisfaire des desirs dont je n'étais plus le maître. Jamais impatience ne fut pareille à celle que j'éprouvai le lendemain; je crus que ma belle-fille

n'irait point au bain de la journée. Peu s'en fallut que je n'allasse à l'instant trouver cette chère amie dans sa chambre. Enfin un domestique, le seul qui fût dans le secret du couloir, vint me prévenir qu'Eugénie allait se rendre au bain. Douce nouvelle! tu fis battre mon cœur : j'allais voir une femme que j'idolâtrais! J'allais promener d'avides regards sur le corps d'une vierge nue et sans défiance! Rien d'elle n'allait plus m'être caché. Je me glisse dans le couloir ; je pose le pouce sur un bouton : une glace se dérange légèrement dans le lambris. Mon œil plonge alors avec plaisir dans toutes les parties du cabinet. Un lit de repos est à côté de la baignoire ; des odeurs et des parfums couvrent une console couverte de fleurs. Les glaces qui décorent cet

asile ne sont là que pour répéter la jolie baigneuse qui seule manque à ce voluptueux local.

L'excès du bonheur que je me promettais me laissait à peine respirer : j'étais tout desirs. Enfin, j'entends un léger bruit dans la serrure; un frisson délicieux me court tout le corps. La porte s'ouvre : c'est Hortense et deux de ses femmes. Des aromates sont jetés dans le bain. Eugénie, à demi-nue, fait signe à ses femmes de se retirer : sa pudeur redoutait même les regards de son sexe. La belle laisse tomber son dernier voile : amour, volupté, desirs, bonheur, ivresse, transports, tout était dans ce tableau. Hortense, dépouillée de tous ses voiles; Hortense, nue comme la Vénus de Médicis, promenant légèrement ses mains sur ses formes et sur

ses charmes, effleurant doucement deux boutons de rose, placés sur un sein plus blanc que la neige, plus dur que le marbre; Hortense, ainsi livrée à mes regards, est une divinité que ne rendra jamais le pinceau d'un simple mortel : la Volupté n'a point encore trouvé un peintre digne d'elle.

Hortense, dans une parfaite sécurité, se mit librement dans son bain; c'est alors qu'elle me livra toutes les proportions de son beau corps. J'avais des yeux jusque dans les ongles; rien n'échappait à mes regards, et les glaces multipliaient les beautés qu'analysaient mes desirs. Je fus obligé de sortir un moment du couloir; je me sentais défaillir : tant était forte l'imprssion qu'Eugénie avait faite sur tout mon individu !

L'air et la fraîcheur calmèrent un moment l'effervescence de mon sang. Je n'avais alors aucun projet déterminé ; je penchais même à attendre jusqu'à la nuit pour m'introduire dans le lit d'Hortense, et la surprendre au milieu du sommeil. Je méditais les détails de ce projet, lorsque le démon de l'amour vint à moi. Mon imagination fut embrasée du plaisir que je pouvais éprouver encore à voir sortir la jolie baigneuse de l'eau. Entraîné par mes desirs, j'allai reprendre ma place dans le couloir. Je regarde : ô tableau au-dessus des forces humaines ! Hortense debout, absolument en face de moi, un pied sur le parquet, et l'autre sur un tabouret, se faisait les ongles. Lecteur, figure-toi une pose pareille, et tu sauras si je pouvais alors me con-

tenir. Tout-à-coup je ne raisonne plus : beauté, candeur, innocence, lois humaines et divines, tout fut à l'instant oublié. Je pèse sur le ressort du panneau ; il tourne sur lui-même. Je saute dans le cabinet, je prends Hortense, je la porte sur le lit de repos, je la brûle de baisers : elle était presque mon amante, quand tout-à-coup retrouvant et la vie et la force, elle s'échappe de mes bras, et tombe à mes genoux en se cramponant à mes vêtemens. Elle n'avait plus de voix ; ses regards seuls imploraient ma pitié. L'infortunée ! je vis sa jambe légèrement effleurée. Cette vue me mit hors de moi ; mes forces se triplèrent. J'enlève la victime ; elle est sur son lit : un cri qu'elle pousse et un torrent de flamme qui me parcourt m'apprennent que

je suis heureux et coupable, si toutefois c'est l'être que de céder à des sentimens au-dessus de ses forces.

Ma victoire était complette; mais, hélas! ma victime m'inspirait une douce pitié; elle était sans mouvement et totalement abandonnée sur le lit. Deux heures avant, elle m'aurait caché la forme de son sein, et, dans ce moment, tout son corps était en proie à mes desirs. Un léger bruit se fit entendre; je me sauvai vîte dans le mystérieux couloir. Cependant personne ne vint. Qu'allait devenir l'infortunée? ô demi-bonheur! doucement elle reprend ses esprits. Elle se lève brusquement, elle promène ses regards autour d'elle; elle ne voit personne, elle croit avoir fait un rêve, mais une légère tache de sang sur sa cuisse lui

prouve et son malheur et ma tentative. En un clin d'œil elle fut vêtue ; elle sonne ses femmes et se retire avec elles. De mon côté je rentrai chez moi. J'avais arraché la dernière faveur à Eugénie ; mais je n'avais point été heureux.. Les circonstances qui avaient accompagné mon triomphe, en avaient affaibli le charme et dénaturé la suavité : j'avais, il est vrai, brisé les portes du sanctuaire, mais j'avait aussi été contraint de m'arrêter sur le seuil. Après ce que j'avais fait, je n'avais plus de mesures à garder ; rarement le remords était venu jusqu'à moi : impérieux, j'avais de tout tems imposé silence aux cris du préjugé ; plus attaché à mon bonheur qu'aux sottes convenances que le vulgaire se prescrit, je ne me suis jamais arrêté quand il s'est agi de

satisfaire ou mes goûts ou mes passions. Néanmoins, réfléchissant à ce qui venait de se passer entre Hortense et moi, je formai le dessein d'être quelque temps auprès d'elle l'ami le plus tendre, l'amant le plus soumis et le plus repentant. Diverses choses me prescrivaient de me métamorphoser ainsi : je ne redoutais alors nul être vivant; maître absolu, je voyais et les hommes et les choses se courber devant mes volontés. Quoi qu'il en fût, je voulais à tout prix dérober à mon épouse le demi-viol de sa fille; le langage de l'amour, de l'amitié et du repentir, ne m'était point familier, mais j'adorais Hortense, et la volupté pouvait tout-à-coup me prêter son brûlant idiôme. Je fis appeler Savary : « Vous allez, lui dis-je, faire remettre ce billet à Hortense. »

« Le plus coupable des hommes, « mais en même tems le plus sou- « mis des amans, demande à vous « entretenir sur-le-champ ».

J'attendais avec la plus vive impatience la réponse de ma belle amante, lorsque je vis accourir Savary tout essoufflé; il ne me dit que ces mots : « Consul, elle est partie! — Elle est partie!... » Lorsque le 31 mars 1814, un courrier de Caulincourt m'apprit la reddition de Paris, ma peine fut moins vive qu'à cette nouvelle. « Hortense est partie! Savary, des chevaux et ventre à terre ». En effet, je rattrape la fugitive à Verviers. Je me précipite à la portière de sa voiture : « Madame, par pitié pour vous plus que pour moi, descendez dans le premier hôtel, je veux vous parler. » Je m'exprimais avec trop

d'émotion pour éprouver un refus, auquel je n'aurais point acquiescé.

Nous fîmes arrêter la voiture devant une auberge où nous entrâmes. Hortense et moi, retirés dans une pièce séparée, étions mutuellement embarrassés d'entamer la conversation. Mon amante eut cependant la force de rompre le silence; son visage était radieux de courage et de douleur.

« Buonaparte, me dit-elle, un crime affreux m'a mise dans vos bras; ce forfait, je le sais, n'en est point un pour vous : ce que vous êtes, je le connais tout entier. Le jour, la nuit, au boudoir, au conseil et dans les camps, vous n'avez dans le cœur qu'une seule phrase : *que ce que je veux soit.* Voilà votre maxime; elle sera toujours la vôtre : qu'importent les victimes dont elle fera couler et le sang

et les pleurs. Vous voyez maintenant que je vous connais bien. Je n'ai plus de larmes à donner à mon malheur ; la source n'en serait point tarie que je ne voudrais plus en verser. La rosée mouille le bronze et ne l'attendrit pas ; dans mon infortune, je me console mortellement ; je me dis : je suis une simple unité ajoutée aux millions de victimes en tous genres que Buonaparte sème sur le globe. Êtes-vous satisfait ? ne demandez-vous plus rien à l'infortunée qui n'a pu se soustraire à l'impétuosité de vos desirs ? dites-moi, je vous prie : *Je vous ai violée, mais vivez maintenant en paix ; vous ne me serez plus rien.* Oui, Consul, ces paroles ont leur horreur, mais elles ont aussi leur côté consolant ; prononcez-les, par pitié pour celle qui

vient innocemment de vous rendre coupable. Faites-la couler dans mon oreille et dans mon cœur, cette phrase qui me rendra un moment le repos ; j'aurai tout oublié, tout pardonné ; je ne vous haïrai point ».

Lorsque l'on ne peut pas bien rendre quelque chose, se taire est le plus sage. Ce que venait de me dire Hortense pouvait et m'irriter et m'attendrir ; bercé dans le tumulte de la grandeur, je trouvai piquant de figurer dans une affaire domestique : Hortense m'avait bien défini, mais il fallait détromper Hortense. Soyons maître de moi, me dis-je, je le suis de l'univers. Je suis grand et redouté : personne encore ne m'a bien dit, je vous aime ; personne? je me trompe ; Mello fut mon amante. Hortense,

près de toi je ne mettrai plus Buonaparte, je mettrai un amant doux, sensible et tendre. Je suis, tu le sais bien, fatigué de ne point ressembler aux autres hommes; hé bien! je veux me délecter à te rendre sensible. Ces divers sentimens m'agitaient tandis qu'Hortense me parlait.

L'énergie de son discours me prouva qu'il fallait être plus qu'un homme pour lui répondre. D'excellens raisonnemens m'auraient perdu; un style brûlant me sauvait. Le laconisme de *veni*, *vidi*, *vici*, m'aurait épargné quelques sophismes, mais je ne pouvais être aussi bref: il fallait nécessairement entrer dans quelques détails. « Hortense, dis-je à ma belle-fille, Dieu peut-il n'être plus? non; hé bien! de même je ne puis cesser d'être votre amant. Vous pouvez

avoir raison, mais mon cœur et le sceptre du monde me disent que je ne puis avoir tort. Femme chérie, plus belle, plus aimable que la beauté qui est toi, je t'adore, je t'idolâtre, je te veux, je t'ai eue, je t'aurai toujours, oui toujours. Hortense, mon amie, mon amante, fille aimable et sensible, ne poignarde point ta mère; ne me contrains point à faire un éclat; dérobons-lui nos caresses: Je dirai plus: dérobe-lui tes larmes; mais, chère Eugénie, tu n'en verseras plus; je t'obombrerai de splendeur; je te chercherai un trône dans les trônes à naître. Tiens, Eugénie, je ne le dis qu'à toi: mais là où Dieu commence, là seulement je finis. Entre dans mon cœur; pèse et mon pouvoir et mon amour; calcule les chagrins que tu

peux éviter à ta tendre mère, et dis-moi ensuite si tu dois ne point me céder. »

Eugénie Beauharnais avait beaucoup d'esprit; elle en fit usage. « Je ne te céderais pas, me dît-elle, qu'il faudrait que je te cédasse. Napoléon, j'imite les puissances que tu écrases: je te cède; je suis ton amante, puisqu'il le faut. — Hortense, mon amante!...... Hortense consentir à l'être !..... — Consul, je suis à tes genoux! Que ce ne soit pas un vain mot. Nudite (1) un moment ce ge-

---

(1) Nuditer, verbe actif, pour dire mettre à nu, n'est pas français; mais celui-là qui créait des empires, pouvait bien aussi créer des mots. Dans lequel de ces deux genres de création sera-t-il plus heureux? Je l'ignore.
(*Note de l'Editeur.*)

nou que je veux brûler de mes baisers. » Hortense en effet fut incendiée; doucement elle tombe sur mon cœur. Je la reçois, je la porte sur un lit, et ce lit modeste devint le trône sur lequel la reine de Hollande et l'empereur des Français (1) moururent un moment de volupté. Univers! cela te fit-il du mal? non : donc je suis justifié.

Hortense, réveillée à peine du plaisir de la volupté, me dit en frémissant de bonheur : « Je suis bien coupable, mais je sors du ciel, j'ai été bien heureuse! » Cette phrase, naïvement exprimée, centuple mes

(1) Buonaparte savait bien qu'un jour il serait Empereur des Français, et son amante Reine de Hollande. Consul, il parle déja de ses titres par anticipation.

desirs ; de nouveaux baisers m'unirent encore à ma douce amie.

Il ne fut plus question de venir à Paris ; nous retournâmes à Spa. J'y restai cinq jours ou plutôt cinq nuits. Quelles nuits ! le mortel dont la carrière se composerait de cinquante nuits pareilles serait un dieu. Hortense avait cédé à la force, mais elle était femme, et la volupté qu'elle avait repoussée devint son élément. Unir la gloire à l'amour, adorer mon amante, dérober sa mère à de cuisans chagrins, devint ma tâche ; je sus la remplir. Eugénie, métamorphosée sous le poids de mes caresses, me vit partir avec un tendre regret. Je la quitte. Cependant, j'arrive à Lyon ; le souvenir des nuits de Spa me suivait, et bientôt je fus

de retour dans la capitale. Hortense m'y avait devancé. Un point important, et sur lequel nous fûmes parfaitement d'accord mon amante et moi, ce fut d'envelopper nos liaisons d'un voile impénétrable. Hortense séduite, mais faible encore, craignait les regards scrutateurs de sa mère : néanmoins, par un sentiment contraire, elle était jalouse des caresses que je donnais à Joséphine. Mon épouse savait quels étaient mes besoins physiques ; négliger de l'embrasser eût éveillé ses soupçons. Heureux mortel, je pouvais satisfaire et l'épouse et l'amante. Cependant chaque fois qu'Eugénie me soupçonnait avoir dormi sur le sein de sa mère, Eugénie me faisait attendre le moment de reposer dans ses bras.

Il n'est pas d'un mortel d'être plus heureux que je l'étais alors. La France agrandie, les puissances étrangères servant mes intérêts, une femme charmante journellement dans mes bras, je n'avais donc plus la faculté de desirer quelque chose. Mes procédés envers Joséphine l'avaient persuadée que sa fille ne m'inspirait plus rien. Je m'applaudissais en secret d'avoir su dérober mes intrigues, non-seulement à mon épouse, mais encore à tous ceux qui m'entouraient. Cette douce satisfaction ne me suivit pas longtems. Constant, mon valet de chambre, m'apprit que le duc de Bassano avait dit à diverses personnes: « Volez sur les traces d'Hortense; le vent est en poupe. » Cette nouvelle me fit beaucoup de peine. Je fis appeler Maret. « Où avez-vous pris,

lui dis-je, les propos que vous tenez sur le compte de mademoiselle de Bauharnais? » J'étais courroucé; Maret se crut perdu; cependant il tint bon, et me dit franchement: « Consul ce n'est plus un secret pour nous. » Sa sincérité me désarma. « Si ce n'est plus un secret, lui répondis-je, que dit-on? comment sommes-nous jugés, mon amante et moi? — Consul, comme deux personnes qui sont au-dessus de l'opinion et du vulgaire des hommes. — Mon épouse est-elle instruite? — Je ne le crois pas. — Monsieur Maret, le premier qui ouvrira les yeux de Joséphine sur cette affaire, fût-il mon frère, je le ferai jeter dans un cul de basse-fosse. » On me connaissait; on savait que sous ce rapport j'aurais été inéxorable: ainsi, pendant huit mois,

[illegible]

Le [illegible]

[illegible]

plus heureux [illegible]

et [illegible] pour [illegible]

avait donné [illegible]

[illegible] heureux. [illegible]

douce de [illegible]

les yeux de [illegible]

la [illegible]

et piquant. [illegible]

Rambouillet; [illegible]

château étaient [illegible]

serein et le soleil [illegible]

son éclat. Hortense, moi, le prince de Baden, Borghèse et autres, fûmes nous promener sur les fossés glacés. Joséphine ne devait arriver que le lendemain. Nous étions tous dispersés; les uns allaient à la fauconnerie, d'autres voulaient voir le troupeau de mérinos, ceux-ci coururent à l'île des cygnes. Enfin, Hortense et moi, nous nous trouvâmes, sans l'avoir prémédité, dans l'île des Roches. C'est un petit îlot sur lequel des débris de rochers, transportés à grands frais, figurent un rocher très-bien imité; un cabinet, élégant pied-à-terre, embellit cet aimable séjour.

Mon amante et moi fûmes agréablement surpris de nous trouver totalement isolés. Hortense, appuyée

sur mon bras, reçut un baiser que les circonstances et le lieu rendirent extrêmement dangereux. Eugénie, aussi vivement émue que moi, regardait, inquiète, si personne ne nous approchait. Bientôt nous nous trouvâmes dans le cabinet sans nous en apercevoir. Un banc nous reçut, et soudain la volupté nous fit tomber dans les bras l'un de l'autre. Perdus dans un océan de délices, nous avions oublié l'univers; lorsque tout-à-coup une personne tombe à nos pieds en prononçant: « O mon Dieu!.. » Nous nous relevâmes rapidement. Jugez de notre surprise et de notre douleur, à la vue de Joséphine étendue sans connaissance sur le carreau! Sa fille ne fit qu'un cri: « Ma mère! ma tendre mère!... » Elle s'arrache de mes bras, et plus légère que la biche,

elle regagne le château et s'enferme chez elle. Ma position était délicate, et c'est pourquoi mon parti fut bientôt pris. Je relève mon épouse, je la dépose sur le même banc où, deux minutes avant, elle m'avait surpris dans les bras de sa fille. Joséphine, à l'aide des sels que je lui fis respirer, revint à la lumière: « C'en est donc fait, me dit-elle aussitôt qu'elle me reconnut! et ma fille aussi! .....— Votre fille, madame, a fait ce que vous deviez faire, ce que vous ferez. Pour votre repos, pour le mien, pour celui de votre fille; elle a cédé, mais à qui? c'est à la force, c'est à la surprise, c'est à moi. Vous me connaissez, madame; vous savez si l'on me résiste. J'ai connu des femmes jeunes et belles, je les ai facilement oubliées; vous seule, Joséphine, vous

seule avez toujours [illegible]

privé de quelques [illegible]

mon amie. [illegible]

individu le besoin [illegible]

tes. Si je n'[illegible]

coupable [illegible]

desirs qu [illegible]

adorable [illegible]

pire [illegible]

avoir [illegible]

porte [illegible]

bon[illegible]

votre [illegible]

de [illegible]

et continuez à être bonne mère et tendre épouse. Joséphine fondait en larmes. Je me promenais à grands pas, en attendant quelle réponse elle me ferait. « Consul, me dit-elle, c'en est fait pour moi : mon malheur est écrit ; je ne veux plus en voir les auteurs. Je vais fuir, je vais m'enterrer dans une province éloignée. Là, je pleurerai en silence ; je pleurerai ma fille, ma coupable fille. Coupable ! que dis-je ? ô non ; l'infortunée ne l'est pas ! Que pouvait-elle faire contre vous ? contre vous qui courbez sous vos volontés et les sujets et les monarques. » Les justes plaintes de mon épouse commençaient à m'ennuyer ; je la quittai brusquement pour me rendre au château. J'arrive chez Hortense ; elle ne veut point me recevoir. Des

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
pire [illegible]
[illegible]
ex [illegible]
vill [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
O vous, [illegible]
[illegible]

point séparer de ma mère ! vous en êtes adoré ; cherchez les moyens.... Que dis-je, les moyens ! hélas ! il n'en existe pas : je m'abandonne aux destins. » Hortense n'avait pas fini, que Joséphine se fit annoncer : sa fille n'était point en état de soutenir sa présence ; la chère amie, prête à s'évanouir, se retira dans un cabinet voisin. Je reçus seul mon épouse. « Veuillez, madame, prendre un moment place à côté de moi, et ne point m'interrompre. Des desirs que je n'ai pu maîtriser, une foule de circonstances qui l'ont emporté sur ma raison, m'ont donné, relativement à Eugénie, des torts qui, je crois, ne peuvent cesser d'être. Je vous suis sincèrement attaché, Joséphine ; néanmoins si, dans cette occasion, vous ne ressemblez à

l'Europe entière, et ne cédez à mes volontés, vous ne sauvez point votre fille, et vous vous perdez. Si une fois vous me montez la tête, rien ne me retiendra plus. Je serai, si vous m'y forcez, un second Henri VIII (1); je le dépasserai sans remords et sans crainte. Savez-vous, madame, que je ne crains personne ici-bas, et que rien de ce qui existe ne doit impunément s'opposer à mes volon-

---

(1) Henri VIII, fils et successeur de Henri VII, roi d'Angleterre. Il répudia Catherine d'Arragon pour épouser Anne de Boulen, qu'il fit décapiter en 1536. Jeanne Seymour, sa maîtresse, devint son épouse, et mourut en couche. Anne de Clèves lui succéda et fut répudiée au bout de six mois. A celle-ci succéda Catherine Howard, fille du duc de Norfolck. Il fit trancher la tête à cette infortunée en 1542. Ce roi fut un monstre sur le trône.

tés. Mon amie, mon épouse, vous péserez ce que je viens de vous dire : vous ne me forcerez point à être plus coupable à vos yeux. Vous aurez de la raison plus que toutes les femmes ensemble. De mon côté, peut-être, je travaillerai à faire cesser vos peines. Joséphine, je vous fais espérer ce bonheur ; mais je ne promets pas de le réaliser. »

J'ignore ce que je pouvais dire de plus pour engager mon épouse à se conformer à son sort. Je ne m'étais point déguisé ; c'était moi tout entier qui respirais dans l'expression des sentimens que je venais de lui exposer. Je m'étais retiré pour laisser Joséphine à ses réflexions. La mère et la fille s'étaient sans doute concertées ; car le lendemain, que je les trouvai l'une et l'autre ensemble,

je ne vis plus dans leurs traits la même exaspération de la veille. Je ne m'attendais pas à ce repos domestique : aussi je formai le projet de ne point abuser des bontés forcées de mon épouse. Je fus, en sa présence, de la plus grande réserve avec sa fille. En public, mon indifférence pour Eugénie parut si naturelle, qu'une partie de la cour crut, que l'on nous avait calomniés.

Je m'étais proposé de savoir gré à Joséphine de s'être étourdie sur des malheurs qu'elle ne pouvait éviter : je me tins parole. J'eus pour cette chère femme des soins et des attentions qui surprirent tout le monde. Cependant, Hortense me devenait bien chère. Nous étions l'un et l'autre extrêmement délicats sur les moyens de nous voir. Le plus

profond mystère enveloppait nos rendez-vous, et cependant il se passait peu de jours sans que nous ne nous vissions. Nos amours étaient douces, voluptueuses et tranquilles, lorsqu'une découverte à-la-fois heureuse et funeste, vint livrer Hortense à de vives inquiétudes.

Le jour commençait à poindre : réveillé à la suite d'un songe voluptueux, j'étais brûlé de desirs. Jamais Hortense n'avait été plus aimée; je passai chez elle : un escalier dérobé me conduisait, sans aucun bruit, dans l'alcove témoin de nos caresses. J'avance sur la pointe du pied, des sanglots viennent jusqu'à moi. « Hortense, chère et délicieuse amie, qu'avez-vous à répandre des larmes? » Je me jetai bien vîte dans ses bras, je suçai ses beaux yeux; ses pleurs

roulèrent dans mon cœur : c'était le nectar de la volupté. Que de bonheur ! que de plaisirs ! que de charmes, que d'amour j'éprouvai dans ces premiers transports ! Je croyais y déposer la vie; mais on ne meurt pas de volupté : ce serait descendre bienheureux dans le séjour d'un bonheur éternel. Plus calme, je demandai le sujet des chagrins d'Hortense. « Ah mon ami ! me dit cette belle fille, que vais-je devenir ? Dans quel antre assez profond pourrai-je désormais cacher ma honte et mes faiblesses ? Buonaparte, je suis mère ! — Hortense, mon amie ! mon amante ! ma divinité ! tu es mère, tu portes dans ton sein un gage de ma tendresse ! Ah ! répète-le moi ! je n'ose croire à tant de bonheur ! qui, moi, je serais père !

je verrais mon fils promettre au monde un autre moi-même ! Non, non : tu m'abuses, Eugénie ! Depuis quand ? quels indices ? — Depuis cinq semaines, je ne vous ai point défendu ma couche, et vous savez, Napoléon, qu'il est des jours où ma chambre à coucher vous est sévèrement fermée. » Ma joie fut alors un délire. Je soulevai doucement mon amante sur mon cœur. Mes lèvres écrasèrent sur les siennes des milliers de baisers dont la suavité devait pénétrer jusqu'aux lieux où se formait l'héritier du vaste empire que je me préparais en silence. Eugénie partageait faiblement mon enthousiasme. Sa position lui paraissait horrible. Vainement je lui opposais et la grandeur de mon nom, et ma toute-puissance à venir.

Quoique naturellement très-belle femme, l'idée seule qu'elle portait dans son sein un gage de ma tendresse, triplait à mes yeux les charmes de ma craintive amie.

Emporté par le sentiment qu'elle faisait naître, je formai en sa faveur les plus vastes projets. J'aurais donné tout au monde pour l'attacher indissolublement à mon sort. « Rassurez-vous, chère amie ; je vous quitte un moment, mais c'est pour aller méditer sur les moyens de vous rendre le repos et le bonheur. » Ma position était difficile ; je voulais concilier à-la-fois et le bonheur de mademoiselle de Beauharnois, et la vive passion qu'elle m'avait inspirée. Jamais de ma vie je n'avais plus profondément réfléchi sur l'état de mon cœur, sur ma puissance, sur

ce que je pourrais vouloir, sur les obstacles que je pourrais rencontrer.

Soit que son embonpoint eût grossi la masse de mes desirs, soit qu'Hortense me devînt plus chère de jour en jour, je me fis de sa possession complète la plus séduisante image. « Que je serais heureux, me disais-je, si c'était Eugénie qui fût à la place de sa mère! » Cette idée terrible me fit frissonner un moment : j'eus honte de ce frisson, témoin secret de ma pusillanimité. J'étais le chef d'une grande nation; je me préparais en silence le chemin du trône; trente millions d'hommes me donnaient leur sang le plus précieux, et je frémissais au seul penser de mettre solemnellement une fille chérie et sur mon trône et dans mon

lit. Cependant une voie secrète me disait continuellement : « Si tu le veux, tu le peux : tu trouveras des publicistes qui justifieront l'exil de Joséphine ; des casuistes approuveront ce divorce, citeront des exemples en ta faveur : tu diras à ton peuple, àtes cours souveraines : « J'ai porté la France au faîte de la gloire ; pour affermir et consolider le vaste empire auquel je donne des lois, il me faut un fils. Depuis cinq ans, une femme que je nommais mon épouse, me refuse un héritier ; et cependant les flancs d'une belle que j'adore portent un gage sacré de l'amour d'un grand homme ; ses entrailles ont conçu ce fils du fils de la victoire ; cette belle réchauffe dans son sein l'auguste rejeton que je desire depuis si longtems. Cet enfant con-

solidera le grand ouvrage de son père immortel. » C'était bien là ce que mon cœur me disait en secret, et ce que j'approuvais avec force.

Cependant je voulus, avant de prendre un parti extrême, consulter un de mes ministres. C'était un de ces hommes toujours du parti du prince, homme d'état précieux pour un despote; personne ne connut mieux l'art de revêtir de plus brillantes couleurs, les vices et les forfaits des grands. Armé de phrases bruyantes et de sophismes dangereux, il mettait, on ne peut mieux, un puissant coupable d'accord avec sa conscience, ou plutôt il excellait à persuader à un prince que le remords, la conscience, la justice et l'humanité sont des mots vides de sens, inventés pour contenir la canaille et

faire image dans un livre. D'après un tel portrait, jugez, Français, combien un pareil homme m'était nécessaire, dans la position délicate où je me trouvais. Je m'enfermai donc avec Regnault d'Angely; défense fut faite aux huissiers de la chambre de laisser pénétrer qui que ce fût dans mon cabinet. Le ministre s'aperçut bien qu'il s'agissait d'une affaire importante. Il jouissait déja d'avance du plaisir de briller de nouveau aux yeux de son maître. J'entrai avec lui dans tout ce qui avait précédé ou suivi mes liaisons avec Hortense; les plus légers détails ne furent point omis; les scènes de Spa, de Rambouillet, celle de St.-Cloud et des Tuileries furent narrées dans toute leur vérité. J'étais si sûr que de grandes dignités à venir le rendraient

discret, que depuis quelques jours je lui avais fait part de mes prétentions à la couronne de France. Loin de froncer les sourcils à cette confidence, il m'avait promis de travailler de toutes ses forces à m'applanir le chemin du trône. J'étais, comme on le voit, parfaitement tranquille sur le compte de cet homme. Enfin, je lui dis que je donnerais la moitié d'un empire à qui me trouverait les moyens d'éloigner décemment Joséphine, et de mettre Hortense sur le trône et dans mon lit. Depuis longtems je connaissais Regnault; je savais avec quelle facilité il se pliait aux circonstances; j'aurais cependant juré que la confidence d'un tel projet l'aurait pétrifié d'étonnement : que je le connaissais mal, ce fidèle ami de son maître! combien je savais peu

apprécier sa grande âme : « Buonaparte, me dit-il en souriant, j'aime à croire que vous voulez vous amuser à mes dépens; vous promettez la moitié d'un empire à qui vous indiquera les moyens de rendre heureux ce même empire, car, n'en doutez pas, Consul, vingt-cinq millions d'hommes attendent, avec impatience, le jour où vous contracterez un nouvel hymen. Effrayé de son avenir, le peuple vous demande un héritier; son respect pour votre personne, l'a seul retenu de vous en faire la prière; mais l'instant approchait où les cours souveraines se seraient jointes à tous les Français pour obtenir la dissolution d'un nœud qui, quoique respectable, n'a point reçu la bénédiction du ciel. Consul, vous seriez comptable des

malheurs auxquels vous nous livreriez si nous allions vous perdre sans nous laisser un fils, héritier présomptif du trône qui vous est dû; car, et vous me pardonnerez cette hardiesse en faveur de mes bonnes intentions, j'ose vous dire que, dans toute votre famille, je ne vois pas un seul homme qui puisse, en votre absence, tenir les rènes du vaste empire que vos triomphes ont préparé. Vous aimez, Consul; votre auguste amante est féconde; vous désirez, en ceignant un diadême, asseoir à votre gauche cette mortelle qui va complèter le bonheur du premier peuple du monde; ô France! ô ma patrie! je puis donc maintenant mourir sans regrets! les bases de ta gloire vont être inébranlables! le monde s'écroulera plutôt que ta splendeur et ta puissance! »

haine de [illegible] Buo-
naparte ne [illegible]
qu'il insulte [illegible]
lui portent les Français; tandis que
tous vous aiment, vous chérissent,
vous donnent et leur sang et leur
fortune, vous les supposez capables
de vous haïr! Des Français haïr
Buonaparte! cette phrase ne [illegible]
être française [illegible]
du cœur [illegible]

saient aujourd'hui les importans secrets que vous avez eu la bonté de me confier, n'en doutez pas, Consul, bientôt ils porteraient votre amante dans vos bras et vous-même sur le trône. Quant à moi, si vous abandonnez vos projets sur la jeune Hortense, ce que je me dois, ce que je dois à mon pays, me forcerait à rompre un silence que les circonstances rendraient coupable. L'enfant que porte mademoiselle de Beauharnois n'est plus le sien, n'est plus le vôtre ; c'est le fils de l'empire qui vous attend, c'est l'espoir de tout un peuple. Et votre jeune amante, ne lui devez vous rien ? elle vous venge d'un injuste soupçon, elle consolide les états sur lesquels vous allez régner ; enfin, elle vous donne le doux nom de père, que vous n'eussiez jamais trouvé

avec votre première compagne. Confinerez-vous dans une humble retraite la douce amie qui fait, à-la-fois, et votre bonheur et celui de vingt-cinq millions d'hommes ? Il serait beau de voir l'héritier d'un empire immense, languir inconnu dans quelque coin du monde, tandis qu'à la mort de son père, des mains inhabiles à régner laisseraient déchirer de toutes parts son superbe héritage. Il est vrai que vous pouvez vous choisir une autre épouse, mais qui vous garantira que cette nouvelle compagne aura le bonheur de mademoiselle de Beauharnais ? qui vous dit qu'elle sera féconde ? Non, Buonaparte, dans une affaire de cette importance, il ne faut point s'en rapporter à l'incertitude des évènemens. Votre auguste amante est là ; elle

est mère et vous la chérissez ; donc, je la salue impératrice des Français. » Dans peu, la France confirmera ce titre. »

Tout ce que Regnault venait de me dire avait coulé dans mon cœur. Si le courtisan perçait à travers ses raisonnemens, ils n'en étaient pas moins fondés sur de grandes vérités. Maître absolu, j'avais été un moment effrayé du projet de mettre dans mon lit la fille de mon épouse. Faible raisonneur ! j'ignorais que cet acte de ma souveraine puissance était appuyé par toutes les lois de la logique, et par l'intérêt de mes peuples. O sage, mille fois sage ministre ! toi qui viens de lever une portion de mes craintes et de mes scrupules, puisse-tu réussir à dissiper de même ceux qui me restent encore ! « Monsieur Regnault, lui dis-je, j'éprouve

un plaisir bien vif à vous entendre. Tout ce que vous m'avez dit est vrai, très-vrai ; je dois un héritier aux peuples qui vont devenir les miens : cet héritier se forme chaque jour dans le sein de sa mère, que j'idolâtre. Celle-ci grossira sans doute ma postérité. Je dois, si je le veux, élever cette amante jusqu'à ma couche ; mais cette compagne est la fille de l'épouse que je répudie. Monsieur, vous n'avez pas touché cette corde. — Si je n'ai point agité cette question, c'est que je vous ai cru au-dessus de la question.

« Depuis quand les grands hommes se croient-ils soumis aux lois du vulgaire? Les lois sociales sont élastiques ; elles s'alongent ou se rétrécissent suivant la qualité des individus. Si j'ouvrais l'histoire, je vous trouverais une foule de grands

hommes qui n'ont point eu vos scrupules ; mais je me garderai bien d'abuser de votre patience, j'aborderai simplement le fait, et j'aime à croire que vous ne verrez point dans le tableau de votre himen avec Eugénie la plus légère nuance d'une union proscrite.

« Dans tous les climats, chez tous les peuples et dans tous les siècles, les lois prononcèrent la dissolution de mariage pour cause d'impuissance prouvée. Cette loi, applicable à de simples particuliers, n'aurait-elle plus d'effet quand il s'agit de votre personne? je ne le crois pas. La fécondité de votre amante est votre preuve : les lois n'en demandent pas d'autres. Je viens maintenant à ce qui vous embarrasse le plus. Madame de Beauharnais est votre épouse depuis certain nombre d'années. Elle

est inféconde relativement à vous; hé bien! les lois, en harmonie avec l'intérêt d'un peuple qui bientôt sera plus solennellement le vôtre; les lois, dis-je, vont déclarer nuls les nœuds que vous avez formés. Joséphine alors vous devient étrangère. N'ayant jamais eu d'enfant avec elle, qui peut vous empêcher d'épouser Eugénie, si cette dernière y consent? Vous êtes libre, parfaitement libre dans votre choix. Maintenant, qu'il me soit permis de vous le dire une seule fois, ne comptez-vous pour rien l'ampleur de votre réputation? N'êtes-vous pas le vainqueur de l'Italie? l'Europe étonnée et vaincue n'est-elle plus à vos genoux? Ah consul! si de pareils avantages ne l'emportent point sur des préjugés nullement fondés, les fatigues des héros ne trouvent donc

point ici-bas la récompense qui leur est due! »

J'aurais de tout mon cœur embrassé d'Angely. J'admirais l'étonnante sagacité de ce légiste; et de pareils hommes seraient repoussés des cours! et de tels sujets n'auraient point l'estime du prince! chose impossible; à moins qu'un Dieu ne fût sur le trône. Le maître du monde a voulu sans doute dédommager les rois des chagrins attachés au sceptre, en leur donnant des courtisans souples et déliés, toujours aux aguets des peines de leurs maîtres, et toujours prêts à les adoucir. Classe aimable, utile et méprisée, chaque jour on clabaude contre toi, et celui qui te déchire à belles dents serait cent fois plus vil que toi, s'il avait pu se mettre à ta place!

On peut juger ce qu'il fut alors dans mon cœur. Je me promis bien de l'écraser de dignités, sitôtque le diadême des rois m'aurait ceint le front.

Entraîné par ma passion pour Eugénie, et voir les moyens de posséder cette belle justifiés par les excellens raisonnemens d'un de mes meilleurs conseillers, c'en était beaucoup plus qu'il ne fallait pour m'enraciner dans les desseins que j'avais formés.

Hortense n'avait point partagé la joie que j'avais ressentie à la première nouvelle de sa grossesse : l'image de sa mère, continuellement présente à sa pensée, empêchait cette tendre amie de se marier à mon desir. Ce que j'allais lui proposer était d'un genre trop au-dessus de son courage

pour que je ne prisse point toutes les précautions nécessaires pour la mettre de moitié dans mon projet. En pareil cas je trouvai beaucoup plus convenable de mettre mes volontés par écrit que de les lui expliquer de vive voix. En conséquence je lui traçai l'écrit suivant :

« Chère Hortense ! toi qui m'as rendu le plus heureux des amans, toi qui dois me rendre le plus heureux des pères, lis cet écrit, médite-le, et n'oublie pas que rien au monde ne peut empêcher l'exécution du contenu : il y va de ton bonheur, du mien, de celui de mes états; oui chère Hortense, de celui de mes états! Reçois aujourd'hui et dépose au fond de ton cœur un secret, qui bientôt n'en sera plus un. Vainqueur des premières puissances de l'Europe,

je vois tous les monarques respecter et la France et mes lois. Tous les jours j'ajoute aux nombreux trophées dont j'ai jonché le sol français. Consul, je ne me crois point récompensé; c'est le nom des Césars qu'il me faut; c'est le bandeau des rois qui doit me ceindre le front. Ne crains rien, mon amie, tout est disposé pour faire éclore cet heureux jour. Sur le trône, crois-tu que mon bonheur serait complet, si je ne te voyais à ma gauche? Et qui consoliderait cet empire, dont je prétends bien étendre les bornes? Hortense, ce sera notre fils. Ne t'alarme point, je t'en prie. J'ai consulté des autorités respectables; l'histoire m'appuie d'une foule d'exemples; enfin, les lois anciennes et modernes sont en notre faveur. Ta mère...; arrête, mon amie.

Sitôt que les lois auront prononcé notre séparation, ta mère me sera parfaitement étrangère, excepté l'estime et l'amitié que je lui conserverai toujours. Les rois, tu le sais, ont d'autres devoirs à remplir que le vulgaire des hommes. Il est des préjugés qu'ils ne doivent point respecter, par intérêt pour leurs sujets. Joséphine me refuse et me refuserait toujours un fils, et cependant il faut un héritier du trône que je me prépare. Ce gage du bonheur de tout un peuple, chère Eugénie, tu le portes dans ton sein. Voudrais-tu le ravir au repos du pays qui t'a vu naître; voudrais-tu le ravir à mes caresses; voudrais-tu l'éloigner des tiennes? Mère de mon fils, les lois et la religion vont mettre entre Joséphine et moi l'espace de l'indifférence. Nous allons

reprendre nos sermens. Libre alors dans mon choix, je te nomme mon épouse, et bientôt je te fais saluer impératrice des Français.

«Voilà donc, moitié de moi-même, ce que j'avais à te communiquer. Ne refuse pas une couronne; ne m'enlève pas une épouse, un fils; car, je te l'avoue, je t'aime trop pour accéder à tes refus.»

Cette lettre fut à l'instant portée à mademoiselle Beauharnais. Je demandais que dans le même jour, réponse me fût faite. Deux heures après je reçus ce billet :

« Demain, de onze heures à midi, consul, je vous attends. Ma porte sera fermée à tout le monde. »

Hortense de Beauharnais.

Oui demain, chère Eugénie, je

serai chez toi ; demain je recevrai de ta bouche un consentement formel : dans quelques jours je serai le plus heureux des monarques.

L'espoir du lendemain embellit la nuit qui le précédait. L'ambition m'avait un moment oublié, et mon sommeil ne fut jamais plus calme. Depuis longtems il était grand jour ; et, contre mon ordinaire, j'étais encore au lit. Je me berçais des plus douces espérances. Je crus que l'horloge ne sonnerait jamais l'heure desirée ; cependant quelques instans avant de me présenter à Hortense, il me prit un tremblement par tout le corps. Je sentis mon cœur se gonfler, et ma sérénité de la veille fit place à certain sentiment douloureux, dont je ne pouvais définir la cause.

Onze heures sonnent; c'est l'heure, c'est le timbre de la volupté. J'arrive chez Eugénie. Amour! on ne raisonne pas avec toi. Voir Eugénie, c'était là l'univers. Elle me reçut dans son boudoir; belle comme un ange, une robe transparente et légère me dessinait tous ses charmes; la volupté se mariait même à ses cheveux. Il en fallait moins que ces apprêts d'amour, pour me persuader qu'Hortense agréait et mes desseins et mes vœux. Hortense était sur un lit de repos : elle avait pris l'attitude d'une amante prête à se donner à son ami. J'étais debout devant elle; une table était à ses côtés. « Hortense, lui dis-je, la réponse que je viens chercher est d'autant plus importante, que sur cette réponse repose et mon bonheur et celui de mes

états. — Je vais vous la donner, mon ami, cette réponse : elle sera dans le sens du billet que vous m'avez fait remettre. Buonaparte, vous possédez ma personne et non moi. Mon individu parlant et marchant vous appartient ; je suis même assez de bonne foi, que c'est sans regret. Vous me brûlez de volupté, et je ne suis qu'une femme! comment voulez-vous que je vous haïsse? Mais si vous avez moi, vous n'avez pas mes volontés, indépendantes de notre amour. » Alors elle sonne, on nous sert à déjeûner. Dans un vase, à droite d'Eugénie, était une liqueur brune, d'un dépôt verdâtre. J'y faisais à peine attention. Nous déjeunâmes. Hortense était tranquille et riante : coquette pour la première fois, on aurait juré qu'elle avait dessein de me séduire. Me sé-

duire! hélas! j'étais bien tout à elle! je la dévorais de mes regards; je la desirais plus que la possession d'un royaume. Tout-à-coup son visage se rembrunit et devient sévère. Buonaparte, mon amant, vous voulez une réponse; je vais vous la faire : J'ai lu votre billet, je l'ai médité, et voici ce qu'il m'inspire : Vous répudierez ma mère, je deviendrai votre épouse; hébien! je ne serai point votre épouse; et vous répudierez ma mère si vous le voulez. Tout plie sous toi; je suis debout. Je serai, s'il le faut, ton amante toute la vie; mais être ton épouse au détriment de ma mère, jamais! Napoléon, jamais! Avant de consommer cette infamie, je me briserai, je briserai l'enfant sur lequel tu reposes tant d'espérances. Buonaparte, quoique le monde soit bien

méchant, si je m'anéantis pour me soustraire à des horreurs, on me plaindra. Sur ma tombe, une femme jeune et belle se penchera douloureusement et se dira : Eugénie a cédé quand la résistance était inutile ; ensuite elle a aimé son tyran ; mais elle a préféré la coupe de la mort à celle de l'infamie. Consul, voilà ce que les bons cœurs diront près de mon tombeau. Donne-moi à boire, je t'en prie, je brûle. » Vainement je cherchais le vase ; mon espoir trompé, l'énergie de mon amante, tout avait bouleversé mes idées. « Oh! bois aussi, mon ami, me dit-elle en prenant le vase; sois calme comme moi; je ne tremble plus. » Je fis un effort sur moi, et je redevins moi même. J'oublie à l'instant et mademoiselle de Beauharnais et l'amante, objet de

mon culte. Mes victoires et ma puissance se retracèrent alors à mon imagination. Nous étions seuls; et quand bien même l'univers eût été là, je n'aurais pu me contraindre. « Vous refusez, dis-je à Hortense en grinçant des dents, et ma main et mon trône? Savez-vous, mademoiselle, que le monde s'écroulera avant que cela ne soit pas. Je le veux! —Faut-il que cela soit, me dit froidement mon intrépide amante? Tiens, je n'ai que vingt ans, je vais te prouver que maître du monde, tu ne l'es pas de moi. » A l'instant elle saisit le vase brun et verdâtre dont j'ai déja parlé; déja ses lèvres en approchaient les bords, quand, furieux et désespéré, je le lui brisai dans les mains. La liqueur rejaillit et sur sa robe et sur mes habits : mousseline et drap fu-

rent brûlés : c'était une décoction de sublimé corrosif. Il est facile de juger de ma surprise, et de l'impression que me fit cet acte de désespoir. Eugénie, lugubrement penchée sur sa chaise, semblait me dire énergiquement : Sois mon amant et ne sois pas mon époux.

Quel que soit le pouvoir d'un mortel, on ne lutte pas contre le désespoir. Le père de Viginie, enfonçant un couteau de boucher dans le sein de sa fille bien-aimée, pour la soustraire aux caresses d'Appius Claudius, était sans doute au-dessus de toutes les puissances humaines. Hortense de Beauharnais, prenant du sublimé corrosif, était au-dessus de ma puissance et de mes volontés. Son refus de me donner la main, refus prouvé par du poison, avait

éteint tout espoir dans mon cœur. J'essayai cependant de l'amener à de plus doux sentimens. « Hortense, lui dis-je, je vous adorais; je voulais vous associer à mes destinées; je voulais appuyer mes desseins du fils que vous portez. Hortense, je ne croyais pas que du poison vous aurait paru préférable à ces diverses propositions. — Napoléon, je vous aime; vous me brûlez souvent d'amour, et je n'ai pas des vertus au-dessus de mon sexe : je suis toujours heureuse dans vos bras; mais, mon ami, s'il faut ravir à ma mère la place qu'elle occupe, je préfère la mort. »

Que répondre à une femme quand elle se prononce ainsi? Je vis bien qu'il fallait céder, et me désister d'une portion des projets que j'avais formés sur mon amante. « Chère amie, vous

ne redoutez donc plus les effets ostensibles de votre situation? L'œil scrutateur d'une cour toujours malignement clairvoyante ne vous effraie donc plus? — Je donnerais mon sang pour lui dérober la preuve de mes faiblesses; mais si, selon l'opinion, je suis coupable, ce n'est pas une raison pour que je le devienne davantage. »

Au milieu de ces diverses scènes, Hortense, retrécie par ses chagrins, n'offrait à l'avidité de mes regards qu'une femme froide et monotone. Dans ses yeux, où quelquefois je vis briller la volupté, roulaient alors des larmes qu'elle rentrait avec force. Quoique j'eusse perdu tout espoir d'en faire mon épouse, il n'entrait point dans mes vues qu'elle cessât d'être mon amante. Près d'elle j'em-

ployai tour-à-tour èt le langage de l'amour et celui de l'amitié. Le feu de mes baisers, l'onction de mes promesses ramenèrent par degrés la paix et la sérénité sur le front d'Eugénie. « De douces caresses, me dit-elle ingénûment, je ne t'en refuserai jamais ; mais au moins, Napoléon, ne me demande point des crimes. » Elle avait à peine prononcé ces mots, qu'elle était dans mes bras, et moi sur son cœur. Les débats qui venaient d'avoir lieu entre nous, donnèrent un prix à nos embrassemens. La vivacité des plaisirs que je trouvais alors sur le sein d'Hortense, me fit concevoir le projet de la tranquilliser sur l'état dans lequel elle se trouvait. Je ne voulus point lui communiquer mon dessein avant d'être sûr du succès. « Calme-toi, mon

Eugénie, lui dis-je en la quittant, calme toi ; ta douce erreur ne sera point connue : tu n'auras point à rougir de me donner un fils. »

Regnault d'Angély avait été le confident de mes premiers desseins ; il était naturel que ce fût lui que je consultasse sur les nouveaux projets que je méditais. Je le fis appeler dans mon cabinet. « Hé bien ! lui dis-je, Regnault, je suis refusé ; Hortense ne veut ni d'un trône, ni de moi pour époux. » Le cher homme ne fut nullement embarrassé, et son fécond génie le servit à souhait dans cette occasion assez difficile. « Êtes-vous encore l'amant, me répondit-il ? — Sous ce rapport rien n'est changé. — Tant mieux, consul, mille fois tant mieux que mademoiselle Beauharnais ait refusé d'être votre épouse ;

en honneur, je me le serais reproché toute ma vie. —Expliquez-vous, monsieur. —Voici le fait : en sortant de votre cabinet, j'ai réfléchi que l'hymen que vous projetiez, en faveur duquel j'ai moi-même plaidé ; j'ai réfléchi, dis-je, que ce mariage vous priverait de grandes ressources à l'avenir. Vous savez mieux que moi la justesse de ce proverbe arabe : *Quiconque est aujourd'hui n'est qu'un sot, s'il ne pense pas à être demain.* Vous m'avez confié de grands secrets, et j'ai pénétré en vous de grands desseins. Aujourd'hui consul, demain empereur, je réponds que les limites de votre empire vous paraîtront trop bornées. Vous ferez bien ; la France a des limites écrites. Cet agrandissement nécessaire vous fera des ennemis ; vous les écraserez

et leur donnerez la paix : c'est alors seulement qu'il faudra rompre avec Joséphine. Quel prince, à cette époque, oserait vous refuser une épouse? La fille des rois doit s'étendre à vos côtés ; de son auguste sein doit jaillir l'héritier du plus bel empire du monde. Tout est dans ce tableau : richesse, puissance, bonheur et volupté. »

Je suis Buonaparte, l'univers est plein de mon nom ; mais, je l'avoue, je n'eus pas la force de répondre à Regnault. Cet homme-là était donc le sang de mon cœur? il en connaissait donc les proportions? Il s'était glissé dans mon être, puisqu'il m'avait deviné. Quel brillant tableau découvrait-il à mes regards? Quelle carrière ouvrait-il à mon ambition? Ah! Regnault, je te le dis, je le dis à

l'univers : toi, le premier, m'as donné l'idée de marier mon sang à celui de la fille des Césars. Aussi, sur le vaisseau qui m'emporte aujourd'hui vers des rives lointaines, ton souvenir me suit : tes conseils ne m'abandonneront jamais.

« Monsieur, lui dis-je, je ne me lasse pas de vous entendre, parce que chaque fois que je vous consulte, vous me donnez sur-le-champ ou de bons conseils ou d'excellentes raisons. Néanmoins si à l'avenir j'ai besoin de vos lumières, ce ne sera jamais dans un plus pressant besoin qu'aujourd'hui. Hortense, vous ai-je dit, porte dans son sein un gage de notre mutuelle tendresse ; Hortense ne veut point être mon épouse : comment faire maintenant pour la soustraire aux impertinentes remarques

de la cour? — Consul, il est un grand moyen de jeter sur l'état actuel d'Eugénie un voile impénétrable. Donnez-lui sur-le-champ un époux digne d'elle et de son illustre amant. — Comment un époux! mais vous n'y pensez pas. — Se croit-elle mère depuis longtems? — Depuis cinq semaines. — Cinq semaines! Ah! mon dieu! il n'y a pas un époux dans le monde, à qui l'on ne ferait perdre son calendrier pour si peu de chose. — Mais, monsieur, quel est l'homme que vous supposez mériter l'adorable amie qui s'endormit sur mon cœur? N'oubliez pas que l'époux d'Hortense ne doit point salir ma progéniture. — Buonaparte, vous êtes sans doute au-dessus des misères humaines; faiblesses caractérisées, que les sots qualifient de délicatesses : hé bien!

je m'enhardis à vous dire que je ne connais pas d'homme qui convienne mieux à Hortense que votre jeune frère, Louis Buonaparte. — Mon frère !... — Oui, votre frère ; il a vingt-quatre ans, son physique est des plus aimable ; ce jeune homme est doux, honnête et sensible ; Hortense peut compter sur le bonheur avec un pareil époux. — Au premier abord, cette proposition me parut révoltante ; mais en y réfléchissant profondément, je trouvai qu'elle coïncidait avec mes divers intérêts : en fallait-il plus pour approuver le conseil de Regnault-d'Angély ?

Louis était bien tel que le courtisan l'avait dépeint : son sort alors dépendait absolument de moi. Quoique sans ambition, mon frère enviait une brillante fortune ; mais s'il

eût été le maître de choisir ou d'un trône ou d'un riche apanage, je ne doute point qu'il eût laissé le diadême pour vivre tranquille dans de riches propriétés.

Si mes liaisons avec Hortense n'étaient point tout-à-fait un mystère, personne au moins ne pouvait en prouver l'existence. Cependant, je ne voulus point, le premier, proposer à mon frère celle qui seule eût fait mon bonheur : je chargeai Lucien de négocier cette affaire, et de savoir ce que Joséphine en pensait. De mon côté, je m'expliquai avec Hortense : sa répugnance et sa délicatesse ne tinrent pas contre l'assurance d'être bientôt le plastron des sarcasmes de la cour ; elle consentit à tout ce que l'on voulut d'elle.

Soit que mon frère ne crut point

à mes amours avec Eugénie, soit aussi qu'il vît en elle l'aurore d'un brillant avenir, il ne balança pas à la recevoir pour épouse. Le consentement de Joséphine ne fut point difficile à obtenir. Voir sa fille l'épouse de mon frère, lui paraissait un gage certain que désormais je respecterais Hortense : j'ai même soupçonné longtems que sa fille lui avait confié sa position.

Hortense, alors âgée de vingt ans, était dans tout l'éclat de la beauté ; mon frère ne fut point insensible à ses charmes. Mais rien ne prêtait plus à la réflexion que lorsque les deux amans étaient en ma présence : mon frère était fort aimable, et la jeune Hortense ne fut pas la dernière à s'en apercevoir ; elle était au supplice lorsqu'il lui dérobait quelques

faveurs devant moi ; elle aurait bien voulu les lui rendre ; mais j'étais-là, et, fronçant le sourcil, je prenais plaisir à réprimer l'élan de son innocente amitié. Enfin, le 3 janvier 1802, Hortense-Eugénie de Beauharnais devint l'épouse de Louis Buonaparte. J'étais présent lorsqu'ils reçurent la bénédiction nuptiale. Mes regards s'arrêtèrent un moment sur ma belle-sœur. Tout ce qui est beau et dans le ciel et sur la terre s'était, je crois, rassemblé sur son visage. Je ne pourrais analyser les divers sentimens dont je fus alors agité : j'aurais voulu que la foudre eut écrasé mon frère et l'univers entier, excepté Hortense et moi : j'étais prêt à faire un éclat ; j'étais prêt à ravir à mon frère la femme charmante que je lui avais présentée.

Celle-ci, arrêtant un moment ses regards sur moi, n'eut pas de peine à lire dans mes traits ce qui se passait au fond de mon cœur; elle en frémit. Je la vis successivement rougir et pâlir, lorsque, par pitié pour elle et pour moi, je pris le parti de sortir, sous prétexte de prendre l'air. Murat vint enfin me dire que le fatal serment était prononcé. Cette nouvelle, qui aurait dû accroître mon trouble, me rendit, au contraire, toute ma tranquillité : le reste de la journée se passa sans encombre. Néanmoins, n'osant compter sur mes forces, j'évitai de me trouver au coucher des jeunes époux; je défendis même que l'on m'en parlât, et j'allai passer la nuit à la Malmaison, où j'emmenai Joséphine, qui n'eut point à s'en repentir.

Le lendemain, mon frère et sa nouvelle compagne vinrent me saluer : j'aurais voulu qu'ils eussent été à mille lieues de moi. Un regard que je laissai tomber sur Eugénie, lui apprit combien sa présence, en pareil cas, me devenait importune. Elle avait été, il est vrai, contrainte à m'être infidelle; mais je ne voulus pas moins l'en punir par de sanglantes ironies. « Ma chère belle-sœur, lui dis-je, comment les amours se sont-elles passées cette nuit? Avouez maintenant que vous connaissez le terroir de la volupté; que ce n'est pas un sol qu'il faut laisser en friche. Dites-moi donc, belle dame, serez-vous plus adroite que votre maman? nous donnerez-vous bientôt un petit neveu? Point de négligence, morbleu; j'en veux

un dans neuf mois tout au plus ; je veux le nommer, ce cher poupon ; je crois que l'honneur m'en appartient. » C'en était trop pour la sensible Hortense ; ses larmes s'échappèrent malgré elle : heureusement que Louis attribua l'attendrissement de son épouse à sa jeunesse et à son extrême pudeur.

Depuis cinq jours seulement, Hortense était ma belle-sœur, et déja je me concertais avec Regnault-d'Angely, sur les moyens, de faire perdre à mon frère, la date de son mariage, lorsqu'un simple accident vint rendre nos précautions inutiles.

J'avais projeté une chasse au tir dans la forêt de Rambouillet : nous partons en calèches ; j'étais dans la première avec Eugénie ; mon frère était dans la seconde avec Joséphine.

En sortant de Versailles, le maladroit cocher versa notre calèche en plein chemin. Hortense fut grièvement blessée. Deux jours après, elle m'apprit que le gage de notre tendresse n'existait plus. Je fus d'une colère épouvantable : dans le premier moment, j'ordonnai que le maudit cocher fût jeté cent pieds sous terre ; la mort ne me paraissait pas un supplice proportionné à sa faute. Eugénie, la sensible Eugénie eût seule le secret de m'appaiser et d'obtenir la grâce du coupable, qu'elle prit ensuite à son service. Depuis cette époque, nous eûmes, Hortense et moi, mille égards l'un pour l'autre. J'ignore si, dans la suite, de perfides courtisans se firent un malin plaisir d'inspirer des soupçons à mon frère : quoi qu'il en fût, à la naissance de son

premier fils, il ne put s'empêcher de dire : *Cet enfant ressemble à Napoléon à faire frémir.*

L'indiscret ! Eugénie, pleine de mon image, ne pouvait-elle point avoir innocemment conçu ma ressemblance dans les bras de son époux ? Quoi qu'il en soit, depuis cette époque, les deux époux vécurent assez mal ensemble. Quant à la reine de Hollande, beaucoup plus souvent à Paris qu'à La Haye, cette femme généreuse prit toujours à mon sort le plus vif intérêt : elle en a donné des preuves au 20 mars 1815, et sur-tout au 20 juin de la même année. Hélas ! pourquoi lui faire un crime d'un sentiment si naturel ? Que prouve-t-il, si ce n'est qu'elle ne ressemble point à cette foule de Français ingrats qui, riches

[illegible]

[illegible]

[illegible]

un usurpateur doit, à tout prix, en suivre les principes.

Si dans le choix des gens de bien je me suis quelquefois trompé, il n'en est pas de même de ceux qui devaient être les instrumens secrets de mes volontés et de mes caprices. Savary, que je nommai ensuite duc de Rovigo, en est une forte preuve. Cet homme me parut réunir tout ce que je pouvais desirer dans celui que je destinais au ministère de mes vengances personnelles et de ma sûreté particulière. J'avais arpenté cet individu dans tous les sens : mon résumé fut qu'il dépasserait mes espérances. Néanmoins, avant de l'admettre aux premiers emplois, je voulus le mettre à l'épreuve : l'occasion s'en présenta bientôt.

Plus d'une fois, sur le trône, je

me suis trouvé fatigué du poids de de l'existence. Sans motif, aucuns, tout me paraissait insipide. Le lendemain d'une nuit passée dans les bras de la comtesse D... je me trouvai dans ces pénibles dispositions; un dégoût vague, un mal-aise inquiet, me rendaient à charge à moi-même. J'aurais voulu alors que l'univers fût un jeu de cartes, pour me distraire à le brouiller.

« Duroc, dis-je au maréchal, j'avais cette nuit dans mes bras une femme qui m'a fait faire une singulière réflexion. Oui, mon ami, tout homme qui possède une épouse de quinze à trente ans, et qui desire embrasser une autre, est un fou; car, sous le voile et dans les étreintes amoureuses, il n'existe pas la plus légère différence entre l'amante que l'on quitte et celle

que l'on prend : de quinze à trente ans, les femmes ne diffèrent entre elles que par les grimaces qui accompagnent leur défaite. — Sire, me dit Duroc en riant, votre majesté est blasée; il n'y a pas à en revenir : d'après ce que vous venez de me dire, j'en suis convaincu. — Comment blasé! Duroc, jamais je n'ai tant méprisé les femmes qu'aujourd'hui, mais aussi jamais je ne les ai tant desirées; toujours des petites résistances : enfin que veux-tu? mes amantes ressemblent aux amantes des autres hommes! Je ne trouverai jamais que ce que j'ai déja trouvé. —Voilà replique le maréchal, un ordre de retraite à madame la comtesse D..; en effet, elle le mérite bien. Sans doute que la nuit dernière elle aura été d'un gauche à vous inspirer

cette indifférence dans le choix des belles. Croyez-moi, Sire, si les femmes se ressemblent beaucoup au physique, notre imagination saura toujours les varier à nos yeux. Tenez, j'ai vu à la toilette de mon épouse certaine petite ouvrière qui, je n'en doute pas, vous ferait changer d'opinion. » Duroc allait continuer ce badinage; mais on vint nous interrompre, et je n'en fus pas fâché.

Malgré les plaisanteries de Duroc, je n'aurais jamais osé lui faire part des projets que tout à coup j'avais conçus sur la jeune ouvrière qu'il venait, en badinant, de mettre en scène. Depuis mon berceau, j'avais persuadé aux autres hommes que j'attachais peu de prix à la possession d'une belle. Empereur et premier monarque du monde, j'aurais rougi

si le public eût connu mes faiblesses amoureuses ; si jeusse appris que quelqu'un des confidens nécessairement admis dans ces intrigues eût été indiscret, il n'eût jamais vu le jour. Ah ! la nature m'avait assez puni, en me forçant d'éteindre une flamme à la manière des autres mortels.

Sitôt que je fus seul, je fis appeler Rustan. Mon projet était de lui faire prendre des informations sur la jeune modiste dont le maréchal m'avait commencé l'éloge ; il n'est pas d'homme en France plus capable de déterrer une belle que Rustan ; les secrets les plus cachés d'une famille devenaient bientôt les siens. Connaître une jeune fille, son nom, sa famille, son état, ses résources, celles de ses parens, tout cela n'était

qu'un jeu pour lui : il est vrai qu'il versait l'or à pleines mains. En peu de jours il m'apprit que cette jeune ouvrière se nommait Adélaïde Raymond. Son père était armurier de profession. Veuf depuis six ans, sa mauvaise conduite l'avait contraint à travailler chez les autres. Sa fille avait été pendant trois ans pensionnaire de madame Cosson; ses progrès avaient été constans. Obligée de quitter cette maison à la mort de sa mère, son père la plaça chez mademoiselle D...x, marchande de modes. Adélaïde était à-la-fois étourdie, impérieuse, entêtée, avare et méprisante. Elle avait dix-huit ans, et le mot d'amour n'avait encore aucun sens pour elle. Vierge, parce que rien ne lui avait inspiré le desir de cesser de l'être, elle s'était presque

toujours moquée de ceux qui lui avaient fait la cour. Ces détails, transmis de main de maître, ajoutaient un prix infini à la conquête de ce joli petit mauvais sujet. Je me disposais à prendre avec Rustan des mesures nécessaires pour me ménager une entrevue avec la petite folle ; lorsqu'il vint à tomber malade. Ne sachant à qui m'adresser, Savary, me vint tout-à-coup à la mémoire. Voyons, me dis-je, si cet homme, que je destine à certains emplois, fera preuve des talens dont plus d'une fois il aura besoin. Bien des gens me diront qu'une pareille intrigue était indigne du chef d'une grande nation. Malheureux! remerciez celui qui m'inspirait de telles distractions ; mon ambition, mon inquétude naturelle me rendaient

le repos et l'inactivité impossibles; il me fallait de l'occupation, à quelque prix que ce fût. Les momens que je donnais à l'amour, laissaient respirer l'Europe. Lorsque je poursuivais une belle, je ne suivais point sans relâche les débris d'une armée ennemie, que j'avais écrasée avec des bataillons français. Si je faisais couler les larmes d'une fillette, ce n'était point des pleurs de sang. Sont-ce-là des vérités? qui peut les nier? un sot: ces vérités sont à la portée de tout le monde. Il fallait que je fusse ou dans mes conseils, ou sur les champs de bataille, ou dans les bras d'une femme. Dans les conseils, tout cédait à la fougue de mes desirs, et là de nouveaux projets de conquêtes étaient approuvés; sur les champs de bataille, la population de l'Europe

était décimée ; sur le sein d'une belle, mécontente ou charmée, j'oubliais et le desir de me venger et le plaisir de combattre. Le lecteur humain me verra donc avec plus de plaisir poursuivre la conquête d'une amante, que les bataillons dispersés des défenseurs de l'Espagne.

Celui que je destinais à partager à l'avenir le secret de mes excursions amoureuses, était alors général et mon aide-de-camp. « Vous n'ignorez pas, monsieur, lui dis-je, que le trône serait un supplice si celui qui l'occupe ne savait parfois l'embellir par des plaisirs domestiques. Certaine petite modiste, bégueule originale et folâtre, a su piquer ma curiosité. Vous m'obligerez, si vous pouvez me ménager un rendez-vous avec elle. » Mon regard était alors fixé sur le général :

la joie secrète qui brillait dans ses yeux me convainquit bien vîte que l'homme était bien ce que je l'avais deviné. « Sire, me répondit-il, la petite sera bientôt à vous. »

En effet, après s'être concerté avec son épouse, celle-ci écrivit à mademoiselle D.....x de lui envoyer un chapeau par la jeune Adélaïde, son ouvrière. Il me fit aussitôt prévenir de me rendre chez lui. Ne voulant rien devoir à mon rang, j'endossai l'habit d'un simple officier. Savary m'avertit que la jeune fille ne m'avait jamais vu. Elle était dans le boudoir de madame, en attendant que celle-ci fût levée; on avait mis sur une console le dernier tome de Faublas. « Entrez là, me dit le maître de la maison; je vous ferai avertir. » La fillette, occupée à parcourir le livre,

qui sûrement n'avait été mis là que pour elle, fit à peine attention à moi. Moins étourdie et plus formée, c'eût été la déesse de la beauté. Je ne crains point d'être démenti, puisque son portrait en pied, exposé au sallon de 1806, a fait l'admiration de toutes les personnes qui l'ont vu. On a surpris dans la bouche de monsieur Tessier, lieutenant au quatrième régiment de hussards, cette phrase qui rend en peu de mots l'extrême beauté d'Adélaïde : « Si l'original de ce portrait, disait-il à un de ses amis, veut me donner une de ses nuits, je consens à me faire tuer le lendemain à la tête de mon escadron. »

Accoutumé aux génuflexions de mes courtisans, j'étais ravi qu'une petite ouvrière me remarquât à peine. Cette indifférence avait pour moi

tout le piquant de la nouveauté. « Mademoiselle, lui dis-je, ce livre paraît vous amuser? — Il est joli, monsieur; mais cette petite Lignole est bien sotte de se noyer pour ce mauvais sujet de Faublas. — Vous n'en auriez donc jamais fait autant? — Moi! non, monsieur; j'aurais tranquillement regagné ma maison, embrassé mon mari et oublié mon amant. — Il me paraît, mademoiselle, que vous n'avez jamais aimé. — Je ne le crois pas, mais, quand cela serait, je ne me jetterai jamais à l'eau pour un infidèle. — Vous êtes charmante; il faut que je vous embrasse. » Je la pris alors entre mes bras et déposai sur sa bouche le baiser le plus énergique. L'action avait été si rapide, que la belle n'avait pu s'en défendre; mais, en se dégageant de mes bras,

elle me repoussa si violemment, que je tombai sur un fauteuil qui se renversa. Je culbutai sur le pommeau de mon épée, qui me blessa le côté. Jamais dépit ne fut pareil au mien. Le maître du plus bel empire du monde, renversé par une jeune fille, sa sujette (1), était une scène domestique à laquelle ma patience n'était point préparée. Furieux, j'avançai pour souffleter l'impudente. Elle n'était point effrayée : seulement, elle cherchait à ouvrir la porte pour se sauver; mais j'avais retiré la clef. Elle essaye alors de se retrancher derrière une ottomane; dans sa course, son chapeau se détache : tout à coup, une magnifique touffe

(1) Sujette, est peut être une faute; mais cette faute me plaît.

de cheveux s'échappe et s'éparpille sur ses épaules. Raphaël aurait faiblement saisi la beauté de ce charmant désordre : c'en fut assez, je fus désarmé. Ce trait-là seul, lecteur, te donne la mesure des charmes d'Adélaïde. Buonaparte irrité, et tout à coup appaisé par les attraits d'une femme, est l'éloge de la beauté dans toutes les forces de l'expression. « Méchante, lui dis-je, je vais me venger. — N'approchez pas, monsieur, ou je vais crier de toutes mes forces. » C'était ce dont je ne me souciais guère, sachant bien que personne ne viendrait à ses cris. Je passai derrière l'ottamane pour saisir la rebelle, qui se mit à crier. Déja je la tenais, lorsque, plus prompte que l'éclair, elle ouvre la croisée et saute dans le jardin. J'avoue que l'excès de ma surprise

fut extrême et douloureux. Cloué sur le parquet, je n'osais avancer vers la croisée. Je craignais de voir cette jeune fille baignée dans son sang ou brisée sur quelques-uns des vases qui bordaient cette partie du jardin. J'étais d'autant plus alarmé, que je n'entendais pousser aucun cri. Néanmoins, secouant la tête pour me débarrasser d'une espèce de remords, je regarde en dehors, je ne vois personne. Je me trouvai beaucoup plus à mon aise. Je courus chez Savary. Après l'avoir instruit de ce qui venait de se passer, nous allâmes l'un et l'autre au jardin. Mon émotion, sans doute, était bien visible, puisqu'il me dit : « Calmez-vous : quoiqu'elle ait sauté d'un premier étage, elle ne s'est pas blessée, puiqu'elle s'est enfuie. Ce-

pendant, elle ne peut sortir ; cherchons-la. » En effet, dans le second cabinet de verdure que nous visitâmes, nous aperçûmes la jeune fille étendue sur le gazon : c'est alors que, moi-même, je n'aurais su me définir. Dans cinquante batailles rangées, j'avais vu de sang froid des monceaux d'hommes déchirés et baignés dans leur sang, et cependant, à la vue d'Adélaïde, un certain frisson douloureux me courut dans tout le corps. Nous allions approcher de de cette belle, lorsque je m'aperçus qu'elle était tombée de manière à laisser une portion de ses charmes à découvert. « Courez, dis-je à mon confident, courez chercher un médecin ; ne l'amenez pas ici, arrêtez-vous à l'entrée du jardin ; je vous appellerai l'un et l'autre. » Il ne fit pas

un pas de plus ; il obéit : il fit bien. J'entrai alors dans le cabinet. Les langues sont de bien faibles ressources quand il faut rendre ce qui s'offrit alors à mes regards. Adelaïde, privée de connaissance, avait la tête appuyée sur ses longs cheveux, largement épars. Sa figure décolorée, était d'une beauté vierge. Une de ses cuisses était à demi-nue ; je m'empressai de la recouvrir ; je craignais trop qu'un autre que moi se fût repu de ce magnifique tableau. Je pose mon épée sur l'herbe. Je veux prendre la chère enfant dans mes bras ; mais en la relevant elle pousse un cri : il fut jusqu'à mon cœur. Je la recouchai sur le gazon : elle est blessée, me dis-je. Je cherche aussitôt ; je lui touche le pied gauche : un second cri qu'elle fait entendre m'annonce

que c'est là qu'elle souffre : en effet, le pied était déja très-enflé. Je lève décemmeut son jupon, je délie sa jarretière et débarrasse le pied du bas qui l'emprisonnait. La douleur que cette opération fit souffrir à la blessée la rendit tout à coup à la lumière. Son premier mouvement fut de vouloir remettre son jupon sur ses nudités ; les sentimens qu'elle m'avait inspirés rendirent cette précaution inutile : elle était totalement couverte. Je n'étais plus Buonaparte, j'étais homme : je me démentais, j'étais homme sensible. Malheureux, qui osez dire et soutenir le contraire, si j'avais la foudre en main, je vous pulvériserais. Oui ! cette Adelaïde, cette Adolaïde souffrante et blessée, m'avait rendu aux plus doux sentimens de l'humanité ; son pied était

nu, blanc, superbe; sa jambe, il n'en fut jamais de plus belle. J'allais... O pudeur! tu n'es donc pas un vain mot? je m'arrêtai. Empereur des Français, je pris doucement le pied de cette jeune fille et le couvris de baisers; je l'effleurais à peine : tant je craignais de blesser l'infortunée. Une larme s'échappe de mon œil, et s'éparpille sur le pied d'Adélaïde. Je la suçai bien vîte, cette larme précieuse et rare! Je serais mort de honte si d'autres m'eussent vu la répandre. « Oh! que je souffre! s'écrie cet enfant, oh! que je souffre! » Ce mot et l'accent avec lequel il fut prononcé, me mirent dans une position que jusqu'alors j'avais toujours méconnue : la voix de cette petite, douce, faible et suppliante, décomposa tout à coup mon être. Une fois donc le

remords vint jusqu'à moi. « Venez, criai-je à Savary, qui attendait mes ordres pour avancer avec le médecin qui l'accompagnait. » Celui-ci ne fut pas peu surpris de ma rencontre ; il en croyait à peine ses yeux : cependant, il fut bien vîte au fait de l'aventure. « Docteur, cette jeune fille est tombée, et s'est blessée au pied : elle souffre cruellement ; il faut à tout prix la soulager. » Le médecin, insensible et dur comme à peu-près tous ses confrères, palpa le pied de la malade avec si peu de ménagement qu'elle poussa un cri terrible. Furieux, je repoussai le cruel esculape de manière à le jeter sur le gazon, si l'arbre qui était derrière lui ne l'eût retenu. Indigné de ma vivacité, il osa me toiser de la tête aux pieds. « Agissez,

lui dis-je avec un peu plus de douceur : je prends à cette jeune personne le plus vif intérêt. — Sire, je ne puis juger de la partie blessée sans en connaître la situation, et je ne puis obtenir ce résultat, si je ne fais qu'effleurer le pied de cette demoiselle. Cependant, je puis assurer que ce n'est qu'une foulure qui souvent est plus dangereuse qu'une simple dislocation. Il faut la transporter sur-le-champ dans une chambre, et là, nous lui mettrons le pied dans un bain. »

Adelaïde était toujours privée de sentiment. Je ne voulus point que l'on sonnât les domestiques : je pris la belle dans mes bras, et la transportai dans l'appartement de la dame du logis. Le bain fut préparé; je lui mis moi-même le pied dans le vase

qui le contenait. La fraîcheur de l'eau, que le docteur lui versait doucement sur le mal, la rendit à la lumière. Le premier objet qu'elle entrevit ce fut moi; alors elle fit un cri d'horreur. « Vous, monsieur, auprès de moi! Vous, le plus lâche et le plus insolent de tous les hommes! Que faites-vous ici? Je suis peut-être estropiée pour la vie. » Et s'adressant à Rovigo : « Monsieur le duc, c'est pour échapper aux insultes de monsieur que j'ai sauté par la croisée. [illegible] grâce, chassez-le d'ici : sa présence me fait mal. »

Cette scène était vraiment originale. Une petite ouvrière, traiter comme le dernier des hommes le premier monarque du monde, était une aventure aussi neuve que piquante. « Mais, mademoiselle, je

n'avais pas l'intention..... — Taisez-vous ; rien ne vous eût arrêté : fuyez d'ici. — Si le maître de la maison l'exige, je sortirai. — Quoi ! si monsieur le duc l'exige? Sans doute il l'exigera, l'honneur de sa maison se trouve compromis. » Savary riait de tout son cœur ; Adelaïde en fut irritée. « Monsieur le duc, où suis-je? — Chez moi, mademoiselle. — Cet officier, qu'est-il? — Mon aide-de-camp, mon intime ami. — J'entends... Je souffre beaucoup; mais faites-moi conduire chez ma maîtresse. — Impossible ; voilà le docteur : demandez-lui si l'on peut vous transporter sans danger. — Où est madame? — Elle est absente. — Absente !.... Ah ! je le vois : je suis une pauvre ouvrière, et vous vous faites un jeu de ma douleur. Par pitié, ou faites-moi con-

duire chez moi, ou faites-moi mettre au lit ; je ne puis plus tenir mon pied dans l'eau. » Le docteur pansa son pied et se retira. Adelaïde était alors dans la chambre à coucher de la duchesse ; je la pris et la mis tout habillée sur le lit. « Que vais-je devenir, ô mon Dieu ! s'écria-t-elle ? Par pitié envoyez-moi une femme : je vous pardonne tout à ce prix. » Elle mit tant d'âme et de douceur dans cette demande, que je n'osai la lui refuser. Cependant il m'importait beaucoup de mettre près d'elle une femme d'une vertu peu sévère. « J'ai ce qu'il nous faut, me dit Savary ; il est une Italienne près ma femme, qui remplira nos desirs et au-delà. Anna Gregori aura bientôt séduit notre malade. » Il fit aussitôt venir cette fille, et la jeune Adelaïde fut confiée à ses

soins. J'aurais bien voulu coopérer à la toilette de nuit de la petite modiste; mais elle ne voulut pas consentir à ce qu'on la déshabillât en notre présence. Nous fûmes contraints de sortir; avant de me retirer, je voulais à tout prix savoir quelle tournure prendrait cette affaire. Le courroux de la belle avait ajouté à la vivacité des sentimens qu'elle m'avait inspirés. Une demi-heure après, j'ordonnai à Rovigo d'éloigner un moment l'Italienne. « Elle est assoupie, nous dit celle-ci. » J'entrai alors seul et à petit bruit chez la malade. Ce qu'elle avait souffert, ce qu'elle souffrait peut-être encore avait laissé sur sa figure les traces d'une pâleur mille fois plus intéressante que le vermillon de la beauté. Son bras gauche couronnait sa tête, tandis que l'autre

était mollement abandonné sur le lit. Ce paisible tableau d'une belle endormie avait enchaîné toutes mes facultés. L'ivresse de mes regards avait absorbé mes desirs. Cette tranquille jouissance eut un moment des charmes pour moi. J'approchai les lèvres de la jeune fille ; son haleine était un parfum. Je n'osai point lui donner un baiser : je craignais qu'elle ne se réveillât en colère, et ne se fît du mal. J'aurais donné dans le moment la moitié d'une province, pour qu'il me fût permis de prendre place à côté d'Adélaïde. J'en formai même un instant le projet ; mais réfléchissant ensuite aux obstacles que m'opposeraient sa vivacité, sa jeunesse et son entêtement, je réprimai la pétulance de mes desirs, qui déja reprenaient le dessus.

Elle se retourna dans son lit : ce mouvement me livra tous les trésors de son sein ; cette vue me mit tout-à-coup hors de moi-même : j'allais couvrir tant d'appas du feu de mes baisers, lorsque la jeune fille se réveilla douloureusement. Son étonnement fut extrême de me voir auprès de son lit. « Comment, monsieur, me dit-elle, vous osez me poursuivre jusque dans le sommeil de la douleur ! Votre victime ne peut donc pas même reposer en paix un moment? Les grands sont donc bien cruels, puisque monsieur le duc, vous permet de me tourmenter ainsi ! » A ces mots, sa vue s'arrête par hasard sur mon portrait en pied, qui décorait la pièce où nous étions. Reportant alors ses regards sur moi, l'iden-

tité lui fut suffisamment prouvée. Elle ne fit que cette exclamation : « l'empereur!...... » Ses beaux yeux s'agrandirent de moitié ; l'excès de la surprise avait fixé son regard sur un seul objet ; c'était moi : je souriais. Je voulus lui prendre la main, elle m'en laissa le maître ; je la couvrais de baisers cette jolie main, lorsqu'elle me la retira brusquement. « Sire, que faites-vous? que voulez-vous d'une pauvre ouvrière qui ne vous a jamais fait de mal ? — Je veux, cher Adélaïde, vous aimer, vous adorer, vous combler de biens. — Sire, je ne veux de tout cela qu'une seule chose, faites-moi conduire chez mon père. Si Votre Majesté me refuse, quoique je n'aie pas beaucoup d'esprit (1), j'en ai cepen-

(1) Buonaparte aurait pu ennoblir les ex-

dant assez pour connaître que je ne puis que céder à la force ou me défendre. Je soupçonne ce que vous voulez de moi ; vous êtes roi et

---

pressions et le style de mademoiselle Raymond ; mais alors le lecteur n'eût plus reconnu la simple ouvrière en modes. Adélaïde s'exprime d'aprés l'éducation qu'elle a reçue. Elle avait naturellement des moyens ; il ne lui manquait que la culture : ce qu'elle est aujourd'hui prouve sans réplique ce que j'avance. Grande dame et titrée, il n'est pas en France, sans exception, une femme qui s'exprime plus noblement, et qui sache le mieux faire oublier le comptoir où elle fut élevée. Quelques-unes de ses lettres a Buonaparte lui font beaucoup d'honneur. Ce style n'était qu'à elle, et je sais bon gré à Napoléon de nous la peindre ici telle qu'elle était quand il l'a connue.

(Note de M. le lieutenant-général D......ac.)

vous ne l'obtiendrez pas. Si ce qu'on dit de vous est vrai, je sais que vous ne me ménagerez pas. Voilà un bel honneur pour un grand prince, d'arracher de force à une pauvre fille ce qu'elle accordera quelque jour, avec plaisir, au simple ouvrier qui sera son époux.
— Savez-vous, petite fille, que vous m'insultez, et que votre dernière phrase est une raison de plus pour me faire tenir aux projets que j'ai formés sur vous? Votre beauté ne vous donne pas le droit d'oublier mon rang et d'être insolente.
— Sire, je ne suis pas insolente; je vous parle de cœur; quand à votre rang, je ne m'en souviens que trop. Napoléon-le-Grand me fait peur. »

C'en était trop. Je jouais alors avec un petit nécessaire : pour-

pre de colère, je le brisai sur le parquet et me retirai. Savary m'attendait dans le vestibule. « Donnez-moi un verre d'eau, lui dis-je; cette péronnelle est une mauvaise tête : faites-la sur-le-champ conduire aux Madelonnettes jusqu'à parfaite guérison; qu'elle y soit au plus grand secret. » J'étais si furieux que Savary craignait pour lui-même, lorsque je l'invitai à me laisser seul un moment. Cet homme qui, dans plusieurs rencontres, avait affronté la mort, n'osait alors supporter mes regards. Cette observation me rendit un instant à moi-même. Quoi! me dis-je, un soldat tremble devant moi, et une petite misérable me repousse et m'insulte! L'envoyer paître, n'y plus penser, rougir de mon choix et désormais placer mieux mes

affections, voilà ce que me conseillerait un prétendu sage ou plutôt un imbécille. Empereur, j'ai voulu Adélaïde Raymond, Adélaïde Raymond n'a pas voulu de l'empereur; qui des deux doit céder? La disproportion des individus prononce en faveur du monarque. De rang à rang, Adélaïde aurait droit: un casuiste, pied-plat bouffi d'un savoir rebutant, ne parlerait point ainsi: le pédant n'a pâli que sur des livres; le cœur de l'homme, l'état des choses et l'expérience sont encore des problèmes pour lui. Il me dirait: « Vous êtes coupable. — En quoi, faquin? Premier monarque du monde, mes regards se sont arrêtés sur une simple ouvrière: je veux l'obtenir, voilà mon crime. Supposons un moment que j'aban-

donne mon projet; qu'en arrivera-t-il? la fillette est jolie, elle sera bientôt aimée, poursuivie, séduite, et plus tard abandonnée. Un jour, peut-être, les dalles du Palais-Royal gémiront sous le poids de ses recherches nocturnes. Que veux-je lui faire? l'aimer, l'enrichir, la mettre à même d'embellir les derniers jours de son vieux père; voilà pourtant ce que je veux; voilà ce dont un tas de grimauds me feront un crime! C'est ainsi, diront-ils, que l'homme puissant et coupable se jette à travers le sophisme; c'est ainsi que se propage l'art funeste de justifier les plus grandes erreurs. Laissons-les dire; le fait n'en est pas moins ce qu'il est. » Ce genre de réflexions, que de tous tems j'ai faites, dans les diverses occasions où je me

suis trouvé, a souvent contribué à calmer l'effervescence de mes passions. C'était un berceau de feuillages, où le voyageur, brûlé des feux du jour, retrouvait la fraîcheur et le repos.

Cependant j'avais été vivement offensé par la petite Raymond; je voulais l'en punir. D'ailleurs une retraite aux Madelonnettes servait et ma vengeance et l'espoir de rendre la belle plus docile à l'avenir. J'aurais beaucoup desiré la voir avant de me retirer; mais je ne voulais point être vu. Je le dis à Rovigo. « Rien n'est plus aisé, me dit-il; dans le couloir est un œil de bœuf qui donne sur le lit de la malade; de dessus l'escalier dérobé vous pourrez la voir. » C'était en effet vrai. Je vis Adélaïde; elle était tristement appuyée sur sa main,

et pleurait à chaudes larmes. Ses longs cheveux, épars sur l'albâtre de ses épaules, lui donnaient un air céleste : c'était la Madelaine du Corrége. J'aurais été sensible, que je n'eusse pas éprouvé une plus forte émotion. « Savary, ce bel enfant n'ira pas aux Madelonnettes; faites-moi venir la jeune fille qui doit la servir. Anna, dis-je à cette dernière, ayez le plus grand soin de votre malade; donnez-lui des consolations; tâchez de lui persuader que mon but n'est pas de l'affliger. Si vous parvenez à lui faire entendre raison, comptez sur ma reconnaissance. » Adelaïde souhaitait ardemment que l'on informât sa maîtresse du lieu où elle était et de l'accident qui lui était arrivé. On le lui promit, à condition qu'elle se tairait sur les circonstances de cette affaire.

Trois jours après je la visitai; on nous laissa seuls. Le lit qu'elle occupait était magnifique; elle avait été contrainte de se vêtir de beau linge. L'appartement étincelait de dorures. Les soins qu'elle recevait et la visite de son roi, toutes ces choses suffiraient pour tourner la tête de vingt autres femmes. Je devais donc m'attendre à être beaucoup mieux reçu que la première fois. « Comment vous portez-vous, chère Adelaïde? — Votre Majesté* est bien bonne; je souffre bien moins qu'avant-hier, et si je n'avais d'autre chagrin que celui de ma blessure, je ne serais bientôt plus à plaindre. — Vous avez tort, mademoiselle; je vous aime, il est vrai; je ne céderai votre possession à nul être vivant : mais de quels soins, de combien de tendresse je veux la payer!

Ma conduite envers les autres femmes de ma cour doit vous donner la mesure des sentimens que vous m'avez inspirés et de la tenacité que je mettrai à vous obtenir. Si vous n'étiez aussi vivement desirée, je n'abaisserais pas sans doute la majesté de mon rang aux détails que je vous donne ici. Il est sans contredit beaucoup de très-jolies femmes à la cour de France; hé bien ! il n'en est pas une pour laquelle je ferais ce que je fais aujourd'hui pour vous ; il n'en est pas une qui m'eût dit impunément ce que vous m'avez dit. Si quelque jour mes bienfaits vous placent dans leur rang, vous serez à même de voir que je traite assez cavalièrement votre sexe. Vous faites exception, belle amie ; je dépose près de vous et la rudesse de mon caractère et l'usage de mon im-

mense pouvoir. Je puis dans le tête à tête vous faire cet aveu ; mais s'il fallait que de mon règne il devînt public, s'il fallait que l'on sût qu'une jeune modiste a réduit à la prière le monarque qui donne des lois aux têtes couronnées, rien ne ravirait à ma vengeance l'indiscret qui dévoilerait ces légers détails. J'ose avancer qu'ils ne seraient point crus. Ici, faible et sensible, affectueux et complaisant, mon front se déride, et le sourire de l'amour effleure mes lèvres; hors d'ici, au milieu de ma cour, mon front sourcilleux, imposant et sévère, ne laisserait jamais soupçonner que je peux supplier une belle et lui donner de petits soins. Adelaïde, cette métamorphose d'un moment est votre ouvrage, et votre beauté est mon excuse. Consultez vos

intérêts, votre position, ce que je veux, ce que l'on ne peut me refuser. »

Mon discours avait fait sur la belle une impression assez difficile à définir. Ce n'était point étonnement, ce n'était point aussi de la résignation. « Je vois bien, me dit-elle, qu'on ne résiste pas à vos pareils. Que suis-je, pour me soustraire à vos volontés? Je vous ai bien compris; je sais qu'il faut vous céder, mais au moins ne me rendez pas malheureuse. » Enchanté de cette obéissance d'un genre neuf, je m'inquiétai fort peu que ce fût ou non l'abandon du desir et de l'amour. Je mis un baiser de feu sur les lèvres de la tremblante Adelaïde. Jamais plus forte rougeur n'a coloré le front d'une belle. Mes mains voulurent s'égarer; elle fit un cri, et faillit à s'élan-

cer de l'autre côté du lit. « Par pitié, sire, n'exigez rien dans cette maison; je souffre encore : le moindre mouvement peut aggraver ma blessure et en déranger l'appareil. Si vous persistez, je me jette sur le parquet, je m'estropie; et si vous m'avez, ce ne sera au moins que défigurée et souffrante. »

Quoique absolu dans mes volontés, je vis bien qu'il fallait céder, pour le moment, aux fantaisies de cette petite fille. Je cessai mes poursuites, et lui promis d'attendre son entière guérison.

Ce petit entêtement me faisait assez peu de peine; c'était un charme de plus aux douceurs que je me promettais. Une légère intrigue de quinze jours ou d'un mois au plus variait d'ailleurs les scènes monotones et

journalières de la représentation ; c'étaient des fleurs légères jetées sur la carrière fatigante de la gloire et de l'ambition. Jamais je n'eus besoin de plus de distraction. Tourmenté de vastes conceptions, le sommeil fuyait ma paupière : Joséphine m'était importune; mes courtisans, mes valets, tout m'ennuyait. Une commotion générale en Europe devenait nécessaire à ma santé, à mon repos, à mon bonheur. L'ambition dévorante de l'Angleterre me faisait mugir de rage; j'aurais voulu déchirer de mes propres mains les lâches monarques que séduisait l'or de cette puissance ennemie du monde entier. Je me disais, et cela sera : un jour ceux-là-même qui s'agenouillent devant les guinées anglaises, verseront des larmes de sang sur les fers que

leur donneront ces heureux pirates.

Cette idée seule m'affermit dans le projet de m'élever sur toutes les puissances du continent. Tous les secrets de l'Europe m'étaient vendus; je savais que les princes, mes voisins, me haïssaient mille fois plus qu'ils ne détestaient l'Angleterre. Ne pouvant les éclairer sur leurs propres intérêts, je m'en remis au dieu des batailles. D'aussi vastes projets, mûris dans le silence du cabinet, m'encombraient journellement la tête. Ma vie eût été un supplice continuel si les scènes voluptueuses où m'entraînait chaque jour un tempérament de feu, n'eussent fait une aimable diversion à ces tortures politiques.

Quand ma tête, trop faible pour l'immensité de mes projets, commençait à se charger de vapeurs et

de malaise, je volais au chevet de la jeune Raymond. Chaque jour je la trouvais plus belle et plus desirable; mon imagination, injuste envers mes premières amantes, prêtait à celle-ci un je ne sais quoi que les autres n'avaient pas. Son air mutin, cruellement insouciant et dédaigneux, m'attachait mille fois plus à elle que les mille et une caresses dont m'avaient accablé les femmes que j'avais prises dans un plus haut rang.

L'amour, le tendre amour était encore pour Adélaïde une énigme que ne perçait point son insensibilité naturelle, et c'est en cela qu'ellecme plut davantage. Néanmoins, j'aurais desiré qu'elle eût reçu avec plaisir mes premières caresses; mais c'étaient toujours les mêmes refus, la même indifférence.

« Sitôt que je serai rétablie me disait-elle, Votre Majésté m'assignera une retraite, et là je lui obéirai, puisqu'il le faut. » Ne pouvant toucher son cœur, j'essayai de flatter son amour-propre : de très-beau linge, de riches dentelles, des robes manifiques, bijoux et diamans du plus haut prix, tout lui fut prodigué. Elle est aussi la seule femme, l'unique maîtresse pour laquelle je me suis mis en dépense. Outre l'espoir que j'avais de la séduire par de riches présens, je m'amusais encore délicieusement du tableau de cette brillante métamorphose. Ce n'était point un spectacle indifférent, de voir une jeune grisette, à peine sortie de son atelier, manger dans de la vaisselle d'or et boire du tokai dans une coupe de vermeil. Je la faisais servir dans son

lit : un monde de valets était à ses ordres. Sa table de nuit était jonchée de pièces d'or ; j'aurais aimé qu'elle eût récompensé ceux qui la servaient ; mais non : naturellement avare, elle n'aurait pas donné ce qui même ne lui appartenait pas, en eût-elle reçu l'ordre du propriétaire. Que de fois elle m'a dit : donner c'est perdre.

J'étais plus que persuadé que la brillante position où j'avais mis cette fille lui aurait tourné la tête. A mon grand étonnement, et contre toutes les lois de la nature humaine et des probabilités, Adélaïde usait de tout ce dont je l'entourais, avec autant d'aisance, avec aussi peu d'empressement, que vous eussiez dit que cet état brillant avait toujours été le sien. Elle était alitée depuis vingt-six jours; son pied était en très-bon état, et

n'avait plus besoin que de force et d'un peu d'exercice. Il lui fut ordonné de faire chaque jour deux légères promenades dans le jardin, appuyée sur une de ses femmes.

Lecteurs, vous eussiez été enchantés, vous m'eussiez pardonné mes faiblesses pour cette petite fille, si dans les jardins de Savary vous l'eussiez vue comme moi se promener nonchalamment appuyée sur le bras d'Anna. A Tilsilt je nommai la reine de Prusse la plus belle des femmes; mon Adélaïde était aussi belle d'une autre beauté. Quelques fleurs passées négligemment dans sa manifique chevelure en faisaient une Hébé, plus attrayante mille fois que celle qui versait le nectar aux dieux. Je n'étais plus le même quand je la voyais; j'oubliais près d'elle qu'une

femme prèsqu'aussi belle avait fait couler dans mon sang un poison (1) dont les effets ne s'étcindront qu'avec mon existence. Auprès d'Adélaïde, j'éprouvais quelques éclairs de cette douce sensibilité, dont l'infortunée Mello connut les prémices et le déclin. Tant de charmes, grossis peut-être par l'attente et par mon imagination, me décidèrent à hâter le moment de mon bonheur. J'en parlai à ma belle de manière à lui prouver qu'un plus long retard ne pouvait me convenir. Je la trouvai beaucoup plus soumise que je ne l'aurais espéré. « Sire, me dit-elle avec une douce émotion, faites-moi préparer un asile loin du tumulte de la cour; je ne vous demande que quatre jours

---

(1) Madame Daletti, volume II, page 115.

pour aller l'habiter. » Je ne pouvais lui refuser cette légère demande. Savary fut chargé de se pourvoir d'un hôtel propre à la recevoir. Il en était un vacant rue de la Victoire, chaussée-d'Antin ; je le vis, il me plut. En vingt-quatre heures il fut magnifiquement meublé. Six domestiques, hommes et femmes y furent installés sur-le-champ.

Le jour d'une bataille dans laquelle j'étais sûr d'écraser mes ennemis et de les humilier, ne fut jamais attendu avec autant d'impatience que l'instant fortuné qui devait mettre sur mon sein la trop belle Raymond. Mello ne fut pas plus vivement desirée. Trois jours qu'il fallait encore attendre me parurent trois siècles : je n'étais plus à mes conseils, à mes ministres, aux intérêts de ma

gloire et de mon ambition ; j'étais tout entier dans un avenir voluptueux. Regnault-d'Angély s'aperçut de mon trouble et de mes disctractions; il voulut en pressentir la cause.

« Votre Majesté, me dit-il, n'est point dans son état ordinaire : quelque chose l'inquiéte ? » J'étais rouge de colère que le faquin m'eût à demi pénétré. « Dans le rang que j'occupe, lui répondis-je sèchement, il est des occupations intérieurs dont personne n'a, je crois, le droit de me demander compte; » et je lui tournai le dos.

Je n'étais cependant pas insensible à l'état où je me trouvais. Dans le silence de mon cœur je mesurais ma faiblesse ; j'étais outré contre moi-même. Quoi ! Napoléon Buonaparte, empereur des Français, roi d'Italie, etc., etc., néglige l'intérêt de ses états,

ceux de sa gloire et de son ambition ! pour qui ? pour une petite ouvrière en modes, qui même ne se donne pas volontairement à ses desirs. Mais, homme pusillanime et monarque hors de rang, vole donc vîte aux lieux où tu la retiens ; exprime-lui tes volontés. Si elle resiste, fais-la lier sur un lit, satisfais-toi, payes-la, mets-la à la porte et reviens ensuite, paisible et calme, donner à ton empire des soins dignes de toi.

Voilà bien ce que me disait ma fierté naturelle ; mais une autre partie de moi-même me disait aussi : L'ambition sera-t-elle le seul dieu auquel tu sacrifieras? elle te domine, elle te tourmente ; tes nuits, tes jours, ton repos, tout lui appartient ; est-tu parfaitement heureux ? non. Mais de quels plaisirs ne t'enivres-tu pas

dans les bras d'une belle ? Ces plaisirs sont doux, paisibles et bien tendrement sentis ; ils te dédommagent au moins du fracas de la guerre et des conquêtes. Tu crains de t'avilir dans ces tranquilles amusemens : erreur et préjugés. Henri IV oubliait les chagrins du trône dans les bras de Gabrielle. Le vainqueur de Coutras ne rougit point de marcher à quatre pattes, son fils sur son dos, et en présence d'un ambassadeur étranger. Louis XIV ne connut peut-être jamais de plus doux plaisir qu'en tombant aux genoux de la tendre Lavallière, dans le cimetière des Carmelites de Chaillot. Plus souvent à tes devoirs de prince, sois donc un moment à ton bonheur personnel. Ces derniers raisonnemens me parurent sans réplique : c'est

sans doute parce qu'ils convenaient à ma nouvelle passion.

Enfin il luit ce jour qui doit mettre dans mes bras une jeune fille que je préfère à la conquête d'un royaume. L'idée que je me suis faite du bonheur qui m'attend sur son sein, dépasse tout le plaisir que comporte la volupté : je n'éprouvai pas une plus vive, une plus douce attente la veille du jour où je savais que le sénat en corps viendrait à Saint-Cloud déposer à mes pieds la couronne de France.

Nous étions au mois de mars ; c'était sur la brune que Savary devait conduire dans sa voiture la petite modiste à l'hôtel que je lui avais fait préparer rue de la Victoire, où moi-même je voulais me rendre incognito. Sur les huit heures du soir je

m'échappe des Tuileries dans un cabriolet, suivi d'un simple domestique. Le cheval brûlait le pavé, que je voulais qu'il allât plus vîte. J'arrive, je frappe; un domestique se présente ; je vole aux appartemens: hommes et femmes me regardaient stupéfaits. Personne au sallon, rien dans la chambre à coucher. « Où est votre maîtresse? — Sire, elle n'est point arrivée. — Comment pas arrivée! il est bientôt neuf heures!.. » D'un saut je suis dans ma voiture, et à toute bride chez le duc de Rovigo.

J'entre, tout était en désordre. Les valets armés de flambeaux fouillaient les appartemens, les greniers, les mansardes, la cave, le jardin; le plus petit recoin n'est pas oublié. J'aperçois le duc; il était plus mort que vif. « Où est Adelaïde? — Sire, elle

s'est échappée. » Un petit épagneul était à côté de moi; je le tuai d'un coup de pied. J'aurais avec plus de plaisir cassé la tête à Savary. « Elle s'est enfuie !.... comment? par où? à quelle heure? sous quels vêtemens? où étais-tu? où sont les femmes? où est Anna? » J'écumais de rage, je ne voulais rien entendre; je tombai convulsif. J'étais mort, ou plutôt je devais mourir d'un spasme aussi violent. Savary, qui me connaissait, m'avait sur-le-champ porté lui-même dans une pièce séparée, d'où il avait écarté tout son monde. Depuis une heure, mon état résistait aux différens secours qu'il me prodiguait; heureusement qu'une hémorragie vint à se déclarer. Je me sentis tout à coup soulagé. De grosses perles d'eau roulaient dans mes yeux. Je

suais à grosses gouttes. Je regardai autour de moi : quelle fut ma satisfaction de n'y apercevoir que le duc ! Combien je lui sus gré de m'avoir soustrait, dans l'état où j'étais, aux regards de sa valetaille! Avec lui, je n'avais point à rougir : deux mille fois il avait été le témoin de pareilles scènes. Cependant, j'étais dans un état de faiblesse qui ne me permit pas de me retirer. Je me mis au lit, où d'excellens consommés me rendirent bientôt les forces que j'avais perdues.

Je voulus savoir de Savary comment il était possible que la jeune fille se fût échappée. Lui-même l'ignorait, et ne pouvait former aucune conjecture. La crise que je venais d'éprouver avait raffraîchi mon sang et totalement changé le cours de mes

idées. Je récapitulai tout ce que j'avais fait pour Adélaïde, tout ce qu'elle avait droit d'espérer que je ferais pour elle : simple ouvrière, un empereur voulait être son amant; de l'or, des bijoux, des domestiques, tout lui avait été prodigué, et cependant elle avait tout refusé, et s'était ensuite échappée. Ce n'était point un coup de tête, une étourderie; le projet avait été bien conçu. Elle avait feint une obéissance momentanée pour mieux endormir la vigilance de ceux qui l'entouraient. « Faites-moi préparer un hôtel, m'avait-elle dit, et je ferai tout ce que vous voudrez. « Il est impossible d'être plus profondément dissimulé. Ce trait de caractère me donne la mesure de cette mijaurée; et je ne sus plus d'humeur à me brûler le sang pour

l'obtenir. Ces diverses réflexions me déterminèrent, non sans peine, à ne point faire rechercher la petite Raymond. Savary, néanmoins, lisait un peu mieux au fond de mon cœur ; et quoique je lui eusse donné l'ordre de ne point inquiéter la jeune modiste, il n'en persista pas moins dans le projet de la rendre à mes caresses. Rusé courtisan, il n'ignorait pas que ce serait toujours un excellent moyen de me faire sa cour. Quelques mots lâchés au hasard me laissèrent aisément pénétrer ses secrets desseins. La fillette m'était encore chère ; je connaissais le duc : il était naturellement cruel, dur et insensible. « Si jamais, lui dis-je, Adelaïde se présentait devant vous ou devant quelqu'un des vôtres, je ne pardonnerais jamais à quiconque

lui ferait la moindre violence. » C'en était asssez pour contenir le duc dans les bornes d'une paisible recherche: Adelaïde n'avait rien emporté des riches présens qu'elle tenait de moi : seulement cinq pièces de vingt francs manquaient à la somme que je lui avais fait remettre. Ce trait seul me confirma dans l'idée qu'elle ne voulait rien tenir de moi.

Il y avait trois mois que je ne pensais plus à elle, lorsque Savary me dit : « Si Votre Majesté conserve encore un doux souvenir à la jeune Raymond, j'ose lui promettre que cette fois-ci votre demande ne sera point repoussée. « Je n'avais point totalement oublié Adelaïde ; quelquefois même je m'étais retracé son joli minois, en regrettant d'avoir aussi légèrement abandonné sa con-

quête : l'offre de Savary ranima tout à coup des sentimens mal étouffés : j'étais curieux de savoir comment il avait découvert la jeune fugitive, et de quels moyens il s'était servi pour l'amener à céder à mes desirs.

« Vous n'étiez point encore sorti de l'hôtel, me dit-il, que déja tous les limiers de la police étaient sur les traces de la belle; elle n'avait point paru chez sa maîtresse, et son père ne l'avait point revue : ses camarades de boutiques, ses connaissances, ses parens de tous les degrés, avaient été adroitement sondés. Les maisons que depuis son enfance elle avait fréquentées, tous les magasins de modes et de couture avaient été exactement visités sans avoir pu recueillir le plus lé-

ger renseignement. Il me vint dans l'esprit que peut-être elle s'était noyée. Deux hommes de l'art furent aussitôt chargés d'inspecter scrupuleusement tous les cadavres du sexe, déposés à la morgue et trouvés à Saint-Cloud. Ces hommes étaient secondés, pour la reconnaître, par un cousin de la fugitive. J'avais acheté le silence de ce jeune homme ; je fis exhumer les cadavres de trois femmes noyées que l'on avait mises en terre depuis la fuite d'Adélaïde : vaines recherches. J'avais perdu tout espoir lorsque Buzai me conseilla de faire suivre jour et nuit le père de la petite ; le conseil était fort bon, et des ordres furent donnés, non-seulement pour suivre le père, mais bien encore pour suivre d'autres parens.

« Le soir même je découvris la retraite d'Adélaïde. Au côté nord du jardin d'où elle s'était enfuie, était une statue sur son piédestal, appuyée contre le mur. Adélaïde, dans une promenade, avait, sous quelque prétexte, éloigné Anna; ensuite elle avait gravi sur la statue, et de-là, sauté dans l'autre jardin sans se faire aucun mal. A la hauteur du mur, il était impossible de soupçonner une femme de tant de hardiesse. Adélaïde, seule et dans l'obscurité, ne savait à qui se présenter dans l'habitation où elle se trouvait. Le hasard voulut qu'une jeune dame se promenât alors dans le jardin : c'était l'épouse d'un commissaire aux vivres. Adélaïde l'aborde, lui fait le récit de son aventure, sans néanmoins compro-

mettre le nom de Votre Majesté, et finit par lui demander un asile. Madame Bourdier, c'était le nom de l'épouse du commissaire, était humaine, vertueuse et sensible. Adélaïde en fut très-bien accueillie; elle ne sortait pas, mais elle s'utilisait dans la maison de manière à n'être point à charge. Elle avait fait prévenir son père, qui tous les soirs allait la visiter : ce fut ce qui fit découvrir sa retraite. J'avais à cœur de rendre cette petite aux caresses de Votre Majesté : la chose était difficile. Je me traçai alors un plan de conduite, qui je crois, aura tout le succès desiré. Je lui fis tenir le billet suivant :

« Votre retraite, ma chère demoiselle, est connue; c'est à tort que vous vous imposez des priva-

tions. L'Empereur vous aimait, il voulait votre bonheur: vous ne partageâtes point ses sentimens; hé bien! tout est rompu entre vous deux. Sa Majesté a réfléchi que des baisers arrachés ne sauraient le satisfaire. Vous pouvez reprendre le cours de vos travaux : vous ne serez nullement inquiétée. Sur-tout soyez secrette : la plus légère indiscrétion pourrait vous perdre. »

Ce billet, sans doute, la rassura ; car le lendemain on la vit circuler dans Paris : cependant elle demeurait toujours chez M. Bourdier. Il importait à mes projets de la retirer de cette maison : rien ne me fut plus facile. J'obtins du ministre de la guerre que le commissaire Bourdier recevrait une commission pour Bordeaux, où il résiderait. En ef-

fet, huit jours après il partit avec sa famille, et Adélaïde rentra chez son père et chez sa première maîtresse. Mon but était de l'isoler de tout ce qui pourrait s'intéresser à elle. Je fis, sur-le-champ, donner à son père l'ordre de se rendre à Saint-Etienne, en Forez, pour y inspecter une manufacture d'armes : il n'eut que deux jours pour se préparer. Deux de mes mouches suivaient continellement la jeune fille depuis le départ de son père.

« Je voulais la faire chasser de son comptoir. Un jour, mes gens me dirent qu'elle devait porter un riche chapeau chez madame la comtesse Montesquiou. J'envoyai vîte chercher deux maîtres filous détenus à la force en attendant leur jugement. « Je vous fais grâce, leur

dis-je, et je vous rends la liberté, si ce soir vous enlevez le carton d'une jeune fille que l'on vous désignera. — A cela ne tienne, me répondirent-ils ; ce soir vous aurez le carton. » En effet, l'un des filous s'embusque dans une allée au coin de la rue de Varennes, et s'en élance brusquement à l'instant où Adélaïde passait : dans son élan, il la renverse dans le ruisseau, le corps d'un côté et le carton de l'autre. On s'attroupe, on la relève; elle avait perdu connaissance. L'autre filou, très-proprement mis, avait ramassé le carton et s'était adroitement esquivé de la foule.

« Jugez de la douleur de la jeune fille, lorsqu'en reprenant ses sens, elle s'aperçut de la perte de son carton. Pendant que ceci se passait,

une femme était au comptoir de mademoiselle D....x, sous prétexte de quelqu'emplette, et lui racontait, sans affectation, qu'une jeune modiste, qui causait depuis une heure avec un jeune homme, au coin de la rue de Varennes, avait été renversée et volée. La marchande s'aperçut tout de suite que c'était son ouvrière; elle se mit dans une colère qui ne peut se décrire. Enfin, quand Adélaïde revint, elle ne voulut point entendre ses excuses, et la mit à la porte sur-le-champ. La jeune Raymond, décriée chez toutes les autres modistes, ne put trouver de l'ouvrage nulle part. J'avais eu soin de faire intercepter et les lettres et l'argent que son père lui faisait passer; elle fut bientôt réduite à mettre son linge en gage.

Comme elle était très-économe, cette ressource l'aurait encore longtems soutenue : je voulus en finir, et les mêmes bandits qui lui avaient volé son carton eurent ordre de dévaliser sa chambre; et c'est ce qu'ils firent en ne laissant absolument que les cendres.

« C'en était trop pour la tête de cette jeune fille; elle voulut se donner la mort: mes agens, alors, ne la perdaient pas un moment de vue. Ils ignoraient son dessein; ils en eurent cependant quelques soupçons quand ils la virent descendre au port Saint-Nicolas. Ils là suivirent alors de plus près : bien leur en prit; car elle s'était déja précipitée dans la rivière avant qu'ils eussent eû le temps de s'y opposer. L'un d'eux aussitôt se jette à l'eau, la

saisit par ses jupons et la retire : l'infortunée ne voyait plus. Les secours les plus prompts lui furent prodigués. Un de mes gens était venu me faire part de cet accident. J'ordonnai à madame Laborde de prendre une voiture et de voler où était la jeune fille. « Vous aurez, lui dis-je, l'air de vous trouver là par hasard; vous offrirez un asile à cette demoiselle, et si elle est encore privée de connaissance, vous la placerez dans votre voiture et la conduirez chez vous. » Tout fut ponctuellement exécuté ; bientôt Adélaïde fut déposée dans un bon lit, où rien ne lui fut épargné.

« Ma première idée fut de faire prévenir Votre Majesté. Pour ne point vous exposer à de nouveaux désagrémens, je me réservai de con-

naître les sentimens de la jeune fille. Nous nous concertâmes, madame Delaborde et moi, pour que ma visite ne parût point avoir été préméditée. Je me présente chez elle; j'arrive jusqu'à la chambre de la malade. Madame Laborde y était. « Excusez mon indiscrétion, lui dis-je; je n'ai pas trouvé un seul domestique pour m'annoncer. — Le mal est bien peu de chose; prenez un siége : vous ignoriez sans doute que j'étais garde-malade. — Quoi, madame! mais c'est, je crois, mademoiselle Raymond. Quel accident l'a conduite ici? » Adélaïde m'avait reconnu; son étonnement n'avait rien de trop marqué. J'avais besoin d'être seul avec elle; madame Laborde se retira. « Adélaïde, quels évènemens vous ont amenée en ces lieux? quelle est

votre maladie? quels sont vos malheurs? » Alors, et non sans verser des larmes, elle me fit le récit de ses nombreuses infortunes, choses que je savais au moins aussi bien qu'elle. « Avouez, mademoiselle, que vous avez bien des torts. Un monarque, un héros vous voit et vous adore; encombrée de ses bienfaits, il promet d'y en ajouter tous les jours de nouveaux. Qu'arrive-t-il? Vous méprisez et sa personne et ses présens; vous abusez de sa confiance, vous fuyez. Le sort, vous le voyez, s'est chargé du soin de venger votre illustre amant. »

« Pendant cette petite mercuriale, j'épiais quel effet elle ferait sur l'esprit de la belle. Le sentiment seul de sa position semblait alors l'occuper. « Croyez, monsieur, me dit-elle, que

si je n'ai point accueilli l'empereur, c'est que ma jeunesse et certaine chose que je ne puis bien définir ont toujours mis en lui et moi une distance que mon cœur n'a pu franchir. — J'aime à croire que les malheurs que vous avez éprouvés et votre état présent vous inspireront de n'être plus votre propre ennemie. Je vais prévenir Sa Majesté ; je sais trop combien vous lui fûtes chère pour douter un instant du plaisir que je lui procurerai. » Si Adélaïde, confuse et timide, ne m'a point donné son consentement, elle ne m'a pas aussi fait d'objections contraires. J'attends maintenant le parti que prendra Votre Majesté. »

J'étais alors dans une position qui donnait beaucoup de prix aux offres de Rovigo. Continuellement fatigué

du chaos bruyant de mes vastes conceptions, j'avais encore à me distraire de certaine résistance de la part de mes conseils. Quelques-uns de ces messieurs voulaient se ressouvenir qu'ils étaient Français avant d'être mes sujets : ils osaient me parler de constitutions, que je n'avais jurées que pour la forme ; mais heureusement que le petit nombre de ces raisonneurs fut bientôt obligé de céder au bon esprit du plus grand nombre de leurs collègues. Cependant ce léger nuage d'opposition ne laissait pas que de se retracer journellement à ma mémoire. Des Français que j'avais la plupart tirés de la poussière, oser résister à mes volontés suprêmes, tandis que des monarques auraient craint de s'opposer à mes moindres désirs ! C'en était trop

pour ne point vivement m'affecter. Je balançais si je devais sévir contre les insolens, lorsque Rovigo vint rappeler à mon souvenir la jeune ouvrière qui s'était soustraite à mes desirs. Me distraire de la hardiesse de certains hommes d'état me parut plus convenable que de les punir. La jeune Adelaïde, sans le vouloir, priva le donjon de Vincennes de quelques habitans de plus. J'appuie sur cette circonstance, prise entre mille, pour convaincre et la France et l'Europe que mes intrigues amoureuses ont toujours, non-seulement tourné au profit des individus, mais bien encore sauvé les Français et autres peuples des malheurs attachés aux tentatives d'un grand génie.

« Ce soir même, dis-je à Savary, je verrai cette jeune fille; ne l'en

prevenez pas. » A peine m'eût-il quitté que je me mis à réfléchir sur le compte de cet homme. Le complot tramé contre le repos d'Adélaïde, les pièges inévitables dont elle avait été la victime; tout cela me parut être d'un homme au-dessus de toutes les convenances divines et humaines. Les moyens dont il s'était servi dans cette affaire, me retracèreut ceux dont autrefois j'avais fait usage pour m'introduire chez l'innocente Mello. J'eus la petite mortification de voir le courtisan aller de pair, sous ce rapport, avec le monarque. Cependant je crus devoir lui pardonner cette rivalité en faveur des nombreux avantages que je pouvais en retirer.

Le jour était à son déclin; je me rendis incognito chez madame Laborde, qui avait été prévenue de ma

visite. Introduit près de la malade, on nous laissa seuls. Mademoiselle Raymond parut légèrement surprise de ma présence; de mon côté, je ne l'abordai point sans éprouver une vive sensibilité. Dans toute autre occasion, j'aurais été honteux de ma métamorphose; mais j'étais seul, et celle qui en était la cause était si intéressante, que je n'osai me faire un crime de ma faiblesse. L'action qui avait suivi le désespoir de la belle, avait empreint son visage d'une douce mélancolie. Absorbée à demi dans le sentiment de sa position, elle attachait sur moi des regards où je ne trouvais ni refus ni parfaite condescendance. Cet état mixte me convenait beaucoup mieux qu'un abandon précipité, qui n'aurait alors été que le résultat de la fâcheuse position

de cette jeune fille. « S'il en faut croire Savary, vous avez, chère Adélaïde, éprouvé bien des malheurs? —Oh! oui, bien des malheurs! — Si vous m'étiez moins chère, je vous dirais, ingrate, que vous les avez mérités. Je vous aimais tendrement; je déposais la majesté de mon rang pour vous le dire et vous le prouver; j'aurais donné, pour vous plaire, la plus belle province de mon empire, comment en ai-je été récompensé? Vous m'avez trahi, abandonné. Je pouvais parler en maître, et vous punir; mais non: l'objet aimé a plaidé dans mon cœur pour l'objet coupable; je me serais fait une loi de vous oublier, s'il eût été possible. Malheureuse! pourquoi, frappée de toute part, n'avez vous pas eu recours à mon amitié? Je vous fais donc hor-

reur, puisqu'au mépris des lois humaines et divines, vous avez préféré vous donner la mort (1)? Veuillez lever ce doute affreux. Quelle que soit votre réponse, dédaigneuse ou rassurante, j'oublierai de nouveau qui je suis, pour ne point vous affliger.
— Sire, beaucoup plus instruit que moi sous ce rapport, cessez de nommer aversion le sentiment qui m'a fait repousser vos offres. Je n'ai que dix-huit ans, et si je sais ce que vous voulez obtenir, j'ignore et le plaisir que vous pouvez trouver avec moi et celui que je puis partager avec vous. J'assure Votre Majesté que je ne puis me faire une idée de l'em-

---

(1) C'est bien là Buonaparte, employant, pour satisfaire ses passions, et le langage de l'amour et celui de la religion.

pressement que vous mettez à me posséder. »

Il faudrait être un bloc de marbre pour résister aux voluptueuses espérances que faisaient naître de pareils aveux. Ce n'était point l'épouse d'un grand qui cédait à mes caresses, pour satisfaire à-la-fois et ses passions et les interêts de sa famille; c'était une fille neuve encore, sans prétention, sans desirs; c'était une pierre brute, qui bientôt, sous la main d'un habile lapidaire, devait étinceler de tous les feux de la volupté! « Que dois-je espérer, aimable Adélaïde? — Que Votre Majesté ménage ma jeunesse, et mon ignorance. Je ne sais que vous dire; votre rang m'effraye.... je crains, je suppose.... je m'abandonne à mes destins... Ayezpitié de moi. »

Il n'est pas d'un mortel d'être plus heureux que je l'étais alors. Le vague des idées de la jeune personne avait je ne sais quoi dont j'étais enchanté. Sa paleur et le désordre de ses traits la rendaient céleste. Je me penchai doucement sur ses lèvres; je laissai couler dans sa bouche la suavité d'une foule de baisers. Adélaïde, étonnée et confuse, plus belle et plus colorée qu'une vierge de Raphaël, me regarde fixement, sourit, me rend un baiser, et se cache rapidement la tête dans ses draps. L'innocente avait honte du baiser qu'elle m'avait machinalement donné. Résister à tant d'attrait était au-dessus de mes forces; je voulus être heureux. O surprise, à-la-fois douce et désespérante! Adélaïde, plus prompte que

ques baisers qui la rendirent à la lumière : sa pudeur vaincue semblait chercher une excuse dans mes regards ; un voluptueux frisson lui courait tout le corps ; elle se jeta spontanément dans mes bras. Les caresses que je lui rendis étaient sincères, et telles que depuis longtems je n'en avais donné de pareilles. Je suis certain que cette amante m'eût ramené à la sensibilité de mes premières amours, si, dans la suite, elle n'eût voulu abuser de l'empire qu'elle avait sur moi. Je voulais lui monter une maison magnifique ; elle ne le voulut pas, non point par économie, car extrêmement avare, elle préféra des bijoux au superbe hôtel, que quelque jour j'aurais pu lui ravir.

Les plaisirs que journellement je puisais dans ses bras, me rendaient

la vie plus heureuse et le fardeau du trône plus léger; de son côté, mon amante ne s'oubliait point : elle eut le bon esprit de comprendre que son éducation n'était qu'ébauchée. Des maîtres en tous genres furent appelés auprès d'elle. Elle mit à profit leurs leçons, et en peu de temps cette chère amie devint l'ornement de ma cour; mais, comme rien n'est stable en ce monde, Adélaïde, fière de sa beauté et de mon amour, devint, en moins d'un an, méconnaissable à mon égard. D'abord je lui pardonnai son insolente franchise et ses piquantes hardiesses; quelquefois même je m'en amusais. Enhardie par mon indulgence, ce ne fut plus une femme, une amante : de cruelles vérités, d'austères réflexions sur mes actions civiles et guerrières remplacèrent

chez elle le langage de l'amour et du plaisir. Midelton donnait des conseils; Adélaïde ne faisait que des réprimandes, et dénigrait chaque jour ce que la France et l'Europe admiraient. Il n'était que cette femme au monde capable de me faire supporter la hardiesse de s'immiscer dans les affaires d'état. Rien n'est plus indigne d'un monarque; et l'idée que pendant un an j'ai souffert cette infamie, me fait encore mugir de colère.

Lorsque, dans le corps législatif, Lainé eut la noble audace de s'opposer à des projets qui m'ont perdu, Lainé fut obligé de fuir pour échapper à la mort; et Adélaïde, censeur impitoyable et méprisant de mes moindres actions, a, pendant quatorze mois, été constamment aimée, jamais punie, et mêmeje n'ai jamais

su la haïr. Que m'avait donc fait cette femme, pour enchaîner ainsi mon despotisme et ma colère? Ce qu'elle m'avait fait? heureux amant! elle était alors sous le voile la plus belle des femmes de l'Europe, et si elle eût eu la douceur et la bonté de la jeune Hortense, vingt trônes n'eussent point payé sa possession; je l'aurais nommée mon épouse : la fille des Césars n'eût point partagé ma couche.

Ce trait en faveur d'Adélaïde est on ne peut mieux mérité. Si son époux, partageant aujourd'hui la disgrace de ceux qui suivirent mes enseignes, obtient du roi de France de vivre tranquillement dans ses terres, trop heureux mortel! il peut oublier et la cour et l'univers dans les bras de son adorable épouse; ses

nuits seront une existence voluptueuse. Je n'ai jamais bien fait cette réflexion qu'aujourd'hui.

Depuis quatorze mois la séduisante Adélaïde me faisait glisser sur ses torts et sur ses hardiesses ; tant d'indulgence n'étant point dans mon caractère, ne pouvait subsister longtems. Une lettre, que l'insolente m'écrivit après la bataille de Jéna, décida notre rupture, et me rendit à mon caractère. Dans cette sanglante affaire deux des parens de la belle avaient été tués. A la lettre qui l'instruisait de ma victoire, elle ne craignit point de faire la réponse suivante :

« Sire, j'ai reçu votre lettre ; votre style pétille de la joie que votre victoire vous a procurée. Je regrette de ne pouvoir y prendre autant de part

que vous le desireriez ; mais que voulez-vous ? je ne saurais avoir des guerriers et des combats la même opinion que les autres hommes. Enfin, qu'avez-vous fait à Jéna ? Vous avez brisé des milliers d'hommes ; vous avez fait des veuves et des orphelins, et rougi de sang la terre. Cependant vous avez fait tout cela du haut d'un tertre où, sombrement placé à l'écart, vous regardiez en pitié trois cent mille braves imbécilles, s'égorgeant pour quatre à cinq individus qui n'ont que deux pieds comme eux, et que quatre bons garçons rosseraient à merveille. Moi, chétive, j'ignore le grand art d'assommer mon prochain ; mais si réellement cet art du guerrier n'est pas du tout dans le nombre et le courage des combattans, on ne peut guère en faire preuve que dans les petites

armées. Je suis sûre que si vous n'êtes point au bivouac, vous sauterez au plafond en lisant ma lettre. Si vous étiez bien aimable, vous m'avoûriez en secret que, pour une petite fille, je ne déraisonne pas tout-à-fait. Vous ne le ferez pas, je vous connais; vous n'avez qu'une manière de faire plaisir : vous feriez bien de terminer ces vilains ferraillemens, et de venir ventre-à-terre admirer le joli boudoir que Fontaines m'a fait construire. Votre retour conviendrait, on ne peut mieux, à ces pauvres Prussiens, à l'humauité et sur-tout à vos amis. Avouez que ces chers amis ne tombent pas mal. Maintenant je ne vous blâme plus de leur lâcher un peu la bride en pays ennemi : un peu d'ivresse est bien pardonnable à des acteurs que la brutalité du boulet jette

par morceaux dans la coulisse. J'aime mieux, sur mon honneur, être votre maîtresse que l'un de vos généraux. Si parfois je meurs, au moins je renais. Les jeunes générales vous maudissent plus de jour que de nuit : ont-elles tort ? On ne prend pas un mari pour qu'il soit toujours à cheval sur un cheval. La plupart de ces chères amies n'ont pas été dix fois femmes depuis qu'elles le sont, si toutefois elles n'ont pas été..... Je suis folle ; mais, avant d'aller à Charenton, je vous dirai qu'il circule dans Paris un bruit qui donnerait raison à mes folies : on assure que vous affecterez à l'Hôtel des Invalides autant de succursales que l'administration des postes a de bureaux dans votre empire : voilà ce qui s'appelle être humain ! Louis XIV n'a fait construire qu'un

hôtel, et vous allez en élever des milliers; c'est que vous êtes des milliers de fois plus grand et plus humain que ce Louis XIV; d'Angély le dit partout. A propos de ce cher Regnault, c'est ça un furieux homme: il fait merveille dans sa boîte. Si vous ne terminez tout le grabuge que vous avez avec l'étranger, je ne doute pas que le terrible orateur n'obtienne de vous jeter toute la jeunesse française par le nez. Toutes les croix du monde ne suffiraient pas pour le récompenser des services qu'il rend à la France et sur-tout à l'humanité.

« Tandis que vous mangez la poularde froide sous la baraque de quelque soldat qui n'a pas de pain, Cambacerès fait toutes les semaines deux ripailles d'apparat. Je ne sais comment il tient à cette dépense; cepen-

dant je ne devrais point m'en étonner, car il a toujours les deux mains derrière le dos : c'est, comme on sait, fort près des poches. Quoi qu'il en soit, le pauvre homme est aussi large que son nom.

« J'ai dîné, l'autre jour, chez la comtesse D... L.. Le papa est-il bien le père des enfans de la maman? Si cela est, j'en féliciterai la digne épouse, et lui demanderai comment elle s'y prend pour faire des anges avec un vieux diable.

« Adieu donc, cher prince; revenez au plus vîte, pour mon bonheur, pour le vôtre, sans oublier trente millions d'hommes qui vous aiment mieux à Paris qu'ailleurs. Ne prenez pas surtout mon rabachage en mauvaise part ; j'étais aujourd'hui d'une folie charmante. Vous avez fait tuer à votre

Jéna deux de mes parens que j'ai-mais, et dont je n'hérite pas. »

Je demande maintenant à mes plus grands ennemis, si la femme qui m'écrivait ainsi eût été présente à la lecture de sa lettre, aurait-ce été un crime de la jeter par la fenêtre ? Quelle satire affreuse de mes exploits, de ma personne, de mes généraux et de mes ministres ! On a dit que je ne pardonnai jamais quand je pouvais punir : le peu de vengeance que j'exerçai contre l'insolente Adélaïde, prouve que l'on s'est toujours plu à me noircir. Heureux, mille fois heureux pour elle que cette lettre ne fut lue que de moi seul ! le souvenir des charmes de cette belle et de nos douces nuits n'eût point arrêté un châtiment légitime : je me contentai de mettre en sûreté la lettre

de l'impertinente, en attendant le moment de la faire repentir de ses mauvais sarcasmes.

De retour à Paris, je me présentai chez elle. Loin d'être déconcertée de ma présence, elle me reçut avec un ton, moitié sévère et moitié riant. « Je ne conçois point, lui dis-je, quelle est votre hardiesse; vous avez outragé le monarque et l'amant. Adélaïde, j'ai frappé des victimes cent fois moins coupables que vous. — Sire, c'était un badinage. — Non, madame : qui déchire ne joue pas. — Hé bien, puisqu'il faut l'avouer à Votre Majesté, j'ai voulu, sous le masque de la folie, lui donner des leçons qu'elle ne recevra jamais de ses courtisans. — Des leçons! vous vous oubliez, mademoiselle; j'en donne à l'Europe,

à l'univers, je n'en reçois de personne : malheur à qui tenterait désormais de m'en donner ! Je les briserai, quels qu'ils soient. — Voilà bien l'empereur, s'écrie Adélaïde ; voilà bien celui que je craignais d'étreindre. Que faut-il vous restituer, sire ? J'oublierai ce que je vous ai été ; je ne garderai rien, s'il le faut. — Malheureuse ! je ne réponds plus de ma colère. Je me retire : garde tout ; mais n'oublie pas que l'empereur des Français ne sait point encourager l'insolence d'une amante, et que, dès aujourd'hui, il est assez maître de lui pour briser tous les nœuds qui l'attachaient à toi. » Je sortis sur-le-champ. Ainsi finit une liaison qui n'avait point commencé sous de tranquilles auspices.

J'étais glorieux de cette victoire

parallèle l'impertinente Adélaïde et la douce Joséphine; c'était le midi d'un jour brûlant près une belle soirée d'été. La nuit qui suivit ma rupture avec Adélaïde fut donnée toute entière à mon épouse, et l'amour n'y perdit rien.

J'ignore absolument quel charme ravissait mademoiselle Raymond à mon juste ressentiment. Il n'en est pas moins vrai que, bien loin de la punir, je consentis, neuf mois après notre rupture, à ce qu'elle épousât l'un de mes premiers généraux.

Lecteur, je t'ai fidèlement narré comment Adélaïde fut mon amante, et la manière dont je m'en suis séparé; hé bien! croirais-tu que cette fatale séparation a fait couler des larmes de sang chez deux personnes,

lesquelles, au dire du vulgaire, auraient dû être sacrées pour moi.

En admettant les préjugés reçus relativement aux autres hommes, premier monarque du monde, mortel unique, ne *m'était-il point* permis de me soustraire aux lois communes, aux conventions sociales ? Enfant chéri de la nature et des destins, fallait-il me soumettre à rectifier d'aimables caprices, qui, à tout prendre, ne blessaient en rien la société? je ne le crois pas ; je suis même porté à croire que tous les hommes puissans seront de mon avis.

J'étais alors parvenu au faîte de la gloire et de la puissance : c'eût été ne me point rendre justice que ne me point croire l'enfant chéri de la nature et le favori de la fortune ; je n'avais pas seulement plié la France

entière à mes volontés, mais toute l'Europe ne respirait alors que par moi et pour moi. J'aimais, en secret, à me retracer les distances que j'avais franchies pour prendre rang parmi les monarques; je me disais souvent : si simple particulier, j'ai vaincu l'Europe armée contre le pays que s'est adjugé mon génie; si j'ai lié des millions d'hommes à mes intérêts, influencé tous les cabinets étrangers, il n'est plus rien dans ce monde que je ne puisse tenter; maintenant, je serais indigne de ma fortune et de mon rang si je me refusais à mes moindres desirs.

Quiconque me connaît peut croire que je caressais avec plaisir ces idées de ma toute puissance; ce que j'avais mis à exécution ne me parut plus rien en comparaison de ce que

désormais je pourrais entreprendre :
je me faisais une glorieuse image de
l'Europe retournée à ma façon : que
de petits génies je devais faire dispa-
raître un jour de la scène politique!
depuis dix ans, je tenais la note exacte
de tous les traîtres qui m'avaient vendu
les intérêts de leurs princes et les se-
crets de leurs cabinets; j'avais le nom
de tous les généraux étrangers qui
m'avaient fait payer de fausses ma-
noeuvres et livré de grands secrets :
j'avais, il est vrai, mis à profit la
trahison; mais je voulais à tout prix
démasquer les traîtres. L'Europe ré-
générée tout-à-coup, m'eût pardonné
mon usurpation, en faveur du service
immense que je lui aurais rendu. Les
autres monarques, satisfaits du jour
jetté sur les hommes qu'ils avaient
imprudemment honorés de leur con-

fiance, m'auraient volontiers pardonné d'avoir pris la première place parmi eux. Ce plan, sans doute, était vaste et magnifique; pour un autre homme que moi il eût été gigantesque; mais c'était Napoléon Buonaparte qui l'avait tracé, c'est dire que l'exécution aurait suivi de près. Cependant, je n'ai pas réussi; ma gloire, ma puissance et mes projets futurs, tout a passé comme un beau jour, et n'a laissé que de brillans souvenirs. Qui donc a détruit tout à coup l'ouvrage de quinze années? qui donc a renversé des projets dont l'exécution aurait étonné la génération présente et celles à naître? Ah! Français, je n'aurais pu te le dire il y a deux ans; depuis quinze mois à peine, je connais le monstre qui donna l'éveil à la foule des coupables

que je voulais signaler à l'Europe ; mais n'anticipons point sur les évènemens : lecteur, qu'il te suffise d'apprendre que ce fut une femme.

Monarque impétueux ou simple consul, j'ai toujours regardé les Français comme des êtres nés pour obéir à mes volontés et respecter mes caprices. D'après cette façon de voir, je pouvais, sans danger, mettre moins de mystère dans mes intrigues amoureuses ; mais non : mon intérêt personnel me prescrivait de tromper et la France et l'univers sur mes sentimens envers le beau sexe. Excepté des hommes intéressés à garder le silence, il est peu de personnes en France qui aient bien connu les détails de mes différentes amours ; bien du monde, au contraire, m'a fait honneur d'une continence que mes

besoins physiques me rendaient absolument impossible. J'aimai dès mes plus jeunes ans, mais je n'eus jamais plus besoin d'amantes que sur les sept dernières années de mon règne. Le fracas, inséparable d'un trône que je voulais mettre au premier rang; les chagrins que j'éprouvais quand les évènemens ne me servaient pas à souhait, me faisaient une loi de me distraire; et quelles plus douces distractions pouvais-je me procurer que les caresses d'une belle? Fatigué de la société de mes ministres, dont la plupart, plus creux que profonds, m'endormaient au bruit de leurs théories politiques; harassé des flagorneries insipides d'une foule de courtisans dont les trois quarts me détestaient cordialement, je n'avais, pour me distraire, que la seule José-

phine : mais enfin, c'était toujours Joséphine, et Dieu sait que bientôt elle m'aurait été indifférente, si, souvent, elle ne se fût prêtée à l'inconstance de mes desirs : plus d'une fois, épouse indulgente et malheureuse, elle a rapproché de sa personne des belles que j'honorais ensuite de mes caresses. Ce n'était point, j'ose le dire, seulement par intérêt pour moi qu'elle s'imposait ces douloureux sacrifices, sa fille Hortense y était pour beaucoup. Mon épouse craignait qu'emporté par mes desirs je ne vinsse à fixer totalement Eugénie à la cour ; aussi, depuis ma rupture avec mademoiselle Raymond, Joséphine ne fut point un moment tranquille. Bien convaincue que sa tendresse ne pouvait me suffire, elle eût donné tout au monde pour me voir

une nouvelle amante. J'ignore qui fit alors courir le bruit que je voulais faire un voyage en Hollande, dont Louis mon frère était roi; Joséphine, à ces bruits, trembla de nouveau pour sa fille : tendre mère, elle craignait l'œil scrutateur de son gendre et le résultat de ce qu'il pourrait découvrir. De ce moment, elle ne se donna point de repos qu'elle n'eût offert à mes regards une beauté digne de m'arrêter dans la capitale de mon empire. Le hasard servit mon épouse au-delà de ses espérances.

Un banquier irlandais vint à faillir et mourut; sa veuve avait une fille fort belle : ces deux dames se fixèrent à Paris. Elles étaient presque sans fortune, Madame Gebewortt (c'était le nom de la veuve) voulut placer sa demoiselle chez quelque dame de la cour :

la chose était assez difficile, car la mère et la fille étaient sans protecteurs. Néanmoins, un jour qu'elles étaient chez le banquier Péregaux, elles eurent l'occasion de lier connaissance avec madame Gay, fort bien alors avec l'impératrice Joséphine. D'après les confidences que lui fit la veuve Gebewortt, madame Gay lui promit de s'intéresser au sort de sa demoiselle. Fanny-Dorothée Gebewortt avait alors vingt-un ans; une taille au-dessus de la commune; une blancheur éblouissante, des cils noirs comme l'ébène, bien arqués, de grands yeux bleux et le port d'une reine, en faisaient une beauté finie; on ne pouvait lui reprocher que deux choses : trop de hardiesse dans sa marche et trop de vivacité dans son regard. Ces deux choses pouvaient

ne point convenir à son sexe ; mais aussi elles ne pouvaient lui nuire auprès du nôtre. Un air décidé dans une superbe femme, fait souvent, sur certains hommes, plus d'effet que la pudeur et la timidité d'une jeune vierge. Madame Gay, qui s'intéressait vivement au sort de Fanny Gebewortt, en parla devant mon épouse, qui voulut la voir. Frappée de la beauté de l'Irlandaise, Joséphine crut avoir trouvé le moyen de rompre mon voyage en Hollande et de m'enchaîner dans la capitale.

Dorothée n'était pas seulement belle ; je n'ai point connu de femme plus instruite et d'un raisonnement plus solide : l'anglais, l'italien, le français lui étaient également familiers ; les arts d'agrément faisaient ses délices, et il en était peu qu'elle

ne connût pas. Moins enthousiaste, moins brûlante, moins *foudre*, moins décisive que Midelton, elle avait cependant quelque chose qui rappelait à mon souvenir cette amante de mes premiers ans. L'énergique rudesse de l'Irlandaise, avait, mais dans un autre sens, beaucoup de rapport avec les inclinations de Charlotte. Après un rapide examen des connaissances de mademoiselle Gebewortt, Joséphine ne balança pas à l'attacher à sa personne en qualité de lectrice.

C'est ici l'occasion d'avouer certaines petites faiblesses qui prouvent seulement que je n'étais pas un dieu. Ces petits procédés, disent mes ennemis, salissent passablement la beauté du rôle que j'ai joué sur le globe. Pauvres imbéciles ! que je les

méprise ! Je veux bien aujourd'hui descendre à leur prouver que des plus petites choses aux plus grandes, tout ce que j'ai fait ici-bas fut, ou pour mon bonheur ou pour mes plaisirs personnels. Napoléon, brisant un cabaret de porcelaine, en présence d'une foule d'ambassadeurs (1) étrangers qui osaient lui résister, est le même que Buonaparte disant à son épouse : « Gardez-vous bien, madame, d'admettre un laidron parmi vos femmes-de-chambre. » Dans le premier cas, je travaillais pour ma gloire, et, dans le second, je travaillais pour mon bonheur. N'est-ce pas un bien doux plaisir pour un amant de la beauté,

---

(1) Au château d'Eckenwald, près de Leoben, en Stirie.

pour un monarque qui ne doit point trouver de cruelles ; n'est-ce pas, dis-je, un bien doux plaisir de voir tourbillonner autour de son épouse un essaim de jolis minois, dont le sourire et les charmes le dédommagent momentanément du visage ingrat de quelques courtisans qu'il est obligé de souffrir auprès de sa personne ?

On ne se fait pas une idée de ce que la vue d'une belle femme pouvait opérer sur moi. Combien de fois, dégoûté des hommes, des affaires et des courtisans, je me suis trouvé d'une morosité dangereuse ! Je me réfugiais chez Joséphine. Hé bien ! là, qu'une de ses femmes vînt à faire quelqu'étourderie, ou une bonne malice à ses compagnes, c'en était assez pour dérider mon front

et dilater ma mélancolie. Si je n'avais craint de nuire au respect que me devait tout ce qui existait alors, j'aurais beaucoup plus souvent pris part aux jeux de ces demoiselles. Ces légers détails ne plairont pas sans doute aux petits roquets de la litérature, marmots noircis d'encre, qui, ne m'ayant vu que le bout des cheveux, ont osé me peindre en grand. Si je ressemblais à leurs sombres croquis, je serais donc bien malheureux! Les plus doux plaisirs de l'homme, les délassemens de la vie privée m'auraient donc toujours été inconnus! Comment des gens peuvent-ils croire que j'étais continuellement engouffré dans le volume de ma puissance et de mon nom! J'étais trop ami de mon bonheur pour me sevrer d'une foule de

petits plaisirs que je trouvais à la porte de mon cabinet.

Joséphine, toujours prête à me sacrifier ses plus doux intérêts, ne me prévint point de l'admission de sa nouvelle lectrice. Elle se faisait un plaisir de me surprendre agréablement en me la présentant tout à coup. J'ai su depuis que Joséphine avait diverses intentions en prenant à son service la belle irlandaise; non-seulement elle voulait me distraire des sentimens que j'avais conçus pour Hortense, mais elle espérait encore que, sensible à son procédé, j'aurais la délicatesse de ne point lui donner de rivale. Mon épouse raisonnait d'après son cœur, et j'étais bien éloigné de penser comme elle.

Un après-midi, j'entrai dans son

cabinet : mademoiselle Gebewortt était debout ; elle ne me connaissait pas, et jamais je ne l'avais vue. Je fus tellement frappé de sa taille et de la beauté de ses traits, que je n'osai faire un pas de plus : tant il est vrai que la première fois que l'on voit une superbe femme, on croit n'en avoir jamais vu de si belle! L'inconstance de nos desirs et notre penchant pour la variété nous cèlent les qualités et les charmes des beautés qui se sont mises dans nos bras. Ma surprise ne pouvait échapper à mon épouse. « Mon ami, me dit-elle, vous arrivez fort à propos ; je vous présente cette jeune demoiselle, fille d'un banquier irlandais, mort depuis peu. J'aurais besoin d'une nouvelle lectrice, et mon dessien est de prendre cette

demoiselle en cette qualité, si toutefois vous y souscrivez. » J'aurais volontiers sauté au col de Joséphine, et volé dans les bras de la belle lectrice, pour lui prouver que je la verrais toujours avec plaisir auprès de mon épouse ; je compris cependant qu'il fallait me contenir et dérober ma joie à la femme généreuse qui la faisait naître à ses dépens.

« Madame, dis-je à mon épouse, cette demoiselle fait honneur à votre choix ; j'aime à croire que c'est par complaisance que vous m'avez demandé mon consentement. Une aussi jolie personne est toujours à l'abri d'un refus. » Dorothée, plus timide, eût baissé la vue aux éloges que je donnais à sa beauté ; mais cette fille n'ignorait point qu'elle était belle, très-belle. Néanmoins,

cette présomption était plutôt dans la nature de son être que dans un faux amour-propre : son regard était plein de feu et de hardiesse ; et cependant elle était née à Dunganon, capitale du comté de Tyrone. Ce pays est, je crois, le plus humide et le plus chargé de brouillards de toute l'Irlande. On sait qu'un climat pluvieux, journellement empreint de vapeurs, influe considérablement sur les individus qui l'habitent. Mademoiselle Gebewortt faisait exception à cette loi presque générale ; vive, impétueuse, fière, laconique, rarement conséquente, elle seule faisait souvent un tableau à part dans une nombreuse société. Tenant beaucoup de moi, pour tout rapporter à ses intérêts personnels, je crus démêler sur sa figure le plaisir qu'elle

éprouvait d'avoir su me plaire. Ambitieuse, seulement parce qu'elle était sans fortune, elle avait besoin de protecteurs; Fanny (1) mesura sur-le-champ le brillant avenir que je pouvais lui procurer. La sérénité de son front, la nuance de bonheur dont alors il était empreint, furent pour l'instant la récompense des éloges que j'avais prodigués à cette jeune fille.

Joséphine me dit : « Ce n'est pas seulement sur les rapports de la figure que ma lectrice est intéressante. Savez-vous, mon ami, que l'anglais, le français et l'italien sont devenus ses langues naturelles : ex-

(1) Fanny, Dorothée, Gebewortt: dans le cours de cet ouvrage, elle prendra indifféremment ces trois noms.

cellente musicienne, cantatrice achevée, il est peu de chose que cette demoiselle ne sache.» Dorothée, nullement confuse de l'énumération de ses talens, nous répondit seulement : « Si le ciel m'a réparti quelques moyens, je l'en remercierai si ces moyens peuvent contribuer à varier les plaisirs de Vos Majestés, et sur-tout, s'ils peuvent procurer à ma mère, à ma tendre mère, une aisance que des évènemens fâcheux n'auraient jamais dû nous ravir. » Cette réponse avait une teinte d'ambition; mais elle avait aussi le cachet de l'amour filial. Tout en admirant cette répartie, je me fis un plaisir de la décomposer; et voici ce que j'en conclus. Fanny-Dorothée Gebewortt voulait s'utiliser sous tous les rapports; mais Fanny voulait être honorablement récom-

pensée. A cette époque, je n'avais jamais aimé que des femmes douces, simples, cédant à la force, et rarement à l'avarice. Une autre se mettait sur les rangs, et me donnait à penser qu'elle ne dédaignerait point une fortune acquise aux dépens de ses divers mérites. Je me persuadai que ce caractère ne s'était jamais trouvé sous ma main. Intérieurement, il m'humiliait; mais c'était un moyen de me préparer à prouver un jour que Buonaparte sait confondre quiconque se prononce trop envers lui.

« Mademoiselle, lui dis-je, j'ai souvent des chagrins; souvent, pour en alléger le fardeau, je me réfugie dans le sein de mon épouse. Si la foule des talens dont vous êtes douée ajoute aux charmes de mes distrac-

tions, comptez que l'empereur des Français ne saurait être un ingrat. »

Français, si vous avez souffert que l'on m'accuse, tolérez que je me justifie, ou plutôt que je mette au jour une qualité, que mes plus grands ennemis ne sauraient me disputer.

La jeune Irlandaise m'avait embrasé d'amour. Faible, sous ce rapport seulement, comme tous les autres hommes, je croyais n'avoir jamais pressé sur mon cœur de plus jolies femmes. Croyez-vous, Français, que, d'après les brillantes promesses que je lui faisais, j'allais lui ouvrir les coffres de l'état ! Non, des millions de fois, non. Si quelques monarques ont fait crier les peuples contre le luxe et les dilapidations de leurs maîtresses, jamais une amante

de Buonaparte ne s'est parée d'un luxe insolent, payé des deniers de l'état. J'ai soldé en amant, et jamais en roi. Que m'importe l'épithète d'avare? je la préfère à celle de prodigue.

L'éclat des promesses faites à mademoiselle Gebewortt pouvait lui donner l'espoir d'une immense fortune; mais, sans prétendre être ingrat, je voulais lui prouver plus tard que je sais mettre une amie à l'abri de l'indigence, mais non point en fare une millionnaire.

Toujours disposée à me faire plaisir, Joséphine pria sa lectrice de se mettre au piano et de chanter, en s'accompagnant, un morceau de Cimarosa. Etaient-ce les charmes de Fanny qui opéraient sur moi, ou la fraîcheur de sa voix, ou la légèreté de sa touche? je ne puis m'en rendre

compte, mais je fus vivement ému. Dans un concert, forcé de soutenir le rôle que mon ambition s'était imposé, je ne pouvais m'abaisser à goûter publiquement la beauté de l'ensemble et le mérite de l'exécution; je n'aurais plus alors été le monarque, mais simplement un amateur. Dans un opéra, les cris d'un parterre imbécille, m'applaudissant aujourd'hui et prêt à me couvrir de boue le lendemain; les cris, dis-je, de cette tourbe me noircissaient l'âme du mépris que je lui vouais en secret. Obligé de saluer cette foule beuglante, il m'était impossible de bien saisir le charme de la composition, l'élégance du sujet et le génie de l'acteur.

Près du piano de Dorothée, à côté de mon épouse, isolé du fracas de la représentation, j'étais tout à moi;

rien, alors, soit du chant, soit de la touche de la musicienne, ne pouvait échapper à mon âme, un moment amollie : jamais je ne fus plus sensible; jamais plus douces sensations ne vinrent agiter mes fibres. J'étais extrêmement satisfait ; j'éprouvais un bien doux plaisir d'être heureux ailleurs qu'aux champs de la destruction. Jamais les détonations du salpêtre ne m'ont fait plus de plaisir que le jeu et le chant de mademoiselle Gebewort : on sait pourtant que trente pièces d'artillerie roulant la mort sur des bataillons ennemis, furent de tous tems un plaisir que l'ambition me rendit nécessaire. Dorothée m'avait réellement séduit ; le plaisir de sa conquête, les heureuses distractions que je pouvais espérer par ses talens, en faisaient un sujet pré-

cieux, sur-tout dans la position où je me trouvais.

J'étais alors indigné contre l'Angleterre; je prévoyais que cette puissance investirait un jour l'univers; je savais que, sous prétexte de m'arrêter dans ma course, elle voulait se rendre maîtresse de tous les cabinets de l'Europe, et ensuite s'établir avantageusement sur le continent; c'est alors que le commerce exclusif de toutes les nations deviendrait sa propriété. Tant d'audace, déguisée sous des vues bienfaisantes et soutenue par de nombreux subsides, ne pouvait convenir au système que je m'étais créé. Je résolus d'exclure la nation britannique du commerce de tout le continent. Ce projet avait de grands inconvéniens; mais après de grandes délibérations, je n'en trouvai point un meilleur.

Je ne me dissimulai point que pour mettre un pareil système à exécution, il fallait détacher toutes les puissances de l'Europe du parti britannique; la victoire m'avait servi au-delà de mes souhaits; tous les rois du continent redoutaient et mes phalanges et mes décrets; cependant, cette soumission à mes volontés n'était qu'apparente et forcée. Le système continental, quoique notifié à toutes les puissances, ne recevait nulle part une entière exécution; les marchandises anglaises, nonobstant mes défenses, se glissaient dans tous les ports; mon frère même, Louis, mon frère, roi de Hollande, tolérait que ses états devinssent l'entrepôt des marchandises que j'avais sévèrement prohibées; c'est alors que j'aurais voulu tenir des foudres et pulvériser

les lâches qui, tous les jours, fabriquaient un anneau à la chaîne du commerce général.

Je résolus de punir les coupables et d'opposer une digue à ce torrent. La puissance qui m'indignait le plus était l'Espagne : la mollesse de son gouvernement et le peu d'énergie de son monarque me parurent des motifs suffisans pour arracher du trône de toutes les Espagnes une famille qui l'occupait depuis des siècles. Mon projet était d'y placer un de mes frères ; mais je ne devais pas oublier de le mettre dans l'impossibilité d'agir comme le roi de Hollande ; j'avais cet exemple continuellement devant moi. L'Espagne soumise, l'Europe entière ne pouvait enfreindre mes moindres volontés. Mes intrigues dans le Levant et sur les côtes les plus loin-

taines, jetaient une masse d'ennemis sur les forces anglaises; en peu de tems, le cabinet de Saint-James eût été contraint d'entrer pour une part égale dans le commerce des nations.

Ce projet était grand, sublime et digne de moi (1); son succès dépendait de la conquête de l'Espagne, mise ensuite sous un roi vendu à mes intérêts. Croirait-on que ce plan magnifique, mille fois plus grand que celui de Mithridate voulant aller chercher les Romains dans Rome; croirait-on que cet immense projet a trouvé des contradicteurs jusque dans mes conseils? Des hommes timides, d'autres faux, parmi lesquels il en était un faux, mille fois plus faux que

(1) On n'oubliera pas que c'est Buonaparte qui parle; on sait s'il a de l'amour-propre.

tous les hommes faux de l'univers; cet homme s'était aperçu que depuis longtems je ne l'appréciais qu'à sa juste valeur. En s'opposant à mes desseins sur l'Espagne, ce caméléon avait deux vues sagement combinées : d'un côté, il espérait que sa noble hardiesse enluminerait son caractère diplomatique, et me rendrait ses conseils du plus haut prix; moyen subtil de ressaisir la faveur, dont il ne voyait plus que l'ombre. Peu sûr de ce premier moyen, il espérait encore se donner, aux yeux des Français et de l'Europe, un caractère d'inflexibilité et de résistance aux volontés injustes d'un maître, alors premier souverain du monde. Si Machiavel en délire n'a point pétri cet homme, j'ignore où cet homme a pris ce qui le compose. Lui et consorts ne m'en

imposèrent point; je tenais à mon projet, et j'aurais plutôt fait entrer Notre-Dame dans le dôme des Invalides, que de renoncer à mes desseins.

S'il faut en croire les évènemens, une portion de ceux qui s'opposaient à mes projets avait raison; mais je réplique hardiment que si la France entière m'avait secondé; si je n'eusse été trahi de toute part par des hommes que j'avais lassés, que j'avais contraints de desirer un autre ordre de choses, et sur-tout un monarque plus tranquille et moins sujet à se voir déposséder; si, dis-je, je n'avais point été trahi par ces sortes de gens, une puissance eût été humiliée; et, dans l'avenir, je ne lirais pas autant d'oppressions sagement combinées, à la barbe des premières puissances.

J'étais dans ces dispositions lorsque, pour la première fois, je vis mademoiselle Gebewortt dans le cabinet de mon épouse. Cette résistance de la part de quelques-uns de mes ministres, avait assombri toutes mes idées; j'étais sorti du conseil avec le desir d'humilier tous ceux qui m'y avaient contrarié. Ces lugubres pensées me rendaient précieuse la plus légère distraction. Je ne croyais certes pas trouver chez Joséphine une femme qui ferait momentanément diversion au ressentiment dont j'étais agité.

Je fus vivement sensible au procédé de mon épouse, dont toutefois je ne connaissais pas le véritable but. Ne sachant comment remercier cette généreuse femme, j'essayai de lui faire des promesses qui porteraient

dans son cœur le baume de la consolation ; j'étais doublement intéressé à faire cette démarche, quoique sans trop m'expliquer avec Joséphine, et tout en lui promettant de ne point l'affliger sous un rapport, je lui déclarais indirectement que Dorothée avait su m'intéresser. Mon épouse, j'en suis sûr, ne put s'y méprendre. Remuzat m'avait dit en secret que mon prétendu voyage en Hollande inquiétait furieusement l'impératrice. Ce fût sur les bases de ce rapport que j'appuyai ce que j'allais dire à la mère d'Hortense. Je ne me pressai pas, pour n'éveiller aucun soupçon. Ce fut deux jours après avoir vu Fanny pour la première fois, que je tins à mon épouse un discours qui pouvait et l'affliger et la consoler. « Madame, lui dis-

je, j'avais projeté un voyage en Hollande; je voulais y reprocher à mon frère la manière dont il en agit avec moi : valet des volontés de l'Angleterre, ce roi, de ma façon, ne voit plus que l'intérêt de la poignée de monde qu'il commande. Vos bontés, madame, et les attentions que vous prodiguez chaque jour à ma personne, me font différer d'aller prouver à ce frère, que j'ai fait roi, que, d'un moment à l'autre, il cessera de l'être, si telles sont mes volontés. Madame, je resterai près de vous. »

Joséphine ne fut point ma dupe; mais de deux malheurs extrêmes, elle eut le bon esprit de choisir le moindre, et ma résidence à Paris lui fit un extrême plaisir. Je ne trouverais rien de plus hideux que le

faquin qui reprocherait un seul moment de faiblesse à mon épouse, dans le cours de cette affaire, et dans les autres évènemens de notre union : la veuve du comte de Beauharnais, comme épouse de Napoléon Buonaparte, général, premier consul, empereur et roi, fut constamment estimable. Jamais elle ne céda qu'à la force, qu'à l'extrême force. Lorsque tout espoir semblait perdu pour elle, son courage luttait encore contre le torrent des évènemens, et un demi-triomphe était presque toujours la récompense de sa tentative : semblable à ces infortunés qui, perdus dans l'immensité d'un désert, en choisissent l'endroit le moins aride, et font de ce lieu, à force de soins et de travail, un séjour heureux et tranquille. Les des-

seins que j'avais sur mademoiselle Gebewortt ne pouvaient s'accommoder avec une entière résidence à côté de mon épouse. « Dorothée, lui dis-je quelques jours après notre première rencontre, je prends à votre sort le plus vif intérêt; c'est vous dire que madame votre mère partagera les bienfaits que je verserai sur sa fille. Je vais faire préparer à l'une et à l'autre un logement dans le Louvre : votre service auprès de l'impératrice comporte aisément cette faible distance. Là, chère demoiselle, l'empereur n'oubliera jamais qu'une des femmes attachées à son épouse est la plus belle créature que le ciel ait formée. »

Je ne jugeai point à propos d'attendre une réponse à cette espèce de déclaration; je me retirai. Sur-le-

champ je fis prévenir Fontaines, architecte de mes bâtimens ; en peu de jours, un magnifique local fut préparé pour recevoir la mère et la fille. Il est vrai que leurs logemens étaient distribués de sorte que l'on pouvait être chez l'une sans que l'autre pût s'en apercevoir : un ou deux escaliers dérobés, pouvaient aider au mystère d'un rendez-vous. « Joséphine, dis-je à mon épouse, j'ai appris que la mère de votre lectrice était fort mal logée ; je crois avoir bien fait d'y pourvoir. Je lui ai fait donner un logement au Louvre. Séparée de sa fille unique, cette dame donnerait beaucoup pour que sa fille habitât sous le même toit ; j'ai promis de vous en faire la demande. Maintenant, madame, c'est à vous à nous dire si ces disposi-

tions vous conviennent. » Mes regards étaient tous sur l'impératrice ; j'analysais en secret l'impression que lui faisait mon discours. Elle s'aperçut de mon attention à épier ses moindres mouvemens. En habile femme, elle sut se contenir, et je n'eus pas le plus léger indice de ce qui se passait au fond de son cœur ; au contraire, elle me remercia des attentions que j'avais pour une personne dont elle avait fait choix. Ces remercîmens n'avaient rien qui sentît le sarcasme ; mais, comme je n'étais point à la hauteur de Joséphine, je soupçonnai qu'ils contenaient une arrière-pensée. Je me trompais : Joséphine avait tout deviné, et son parti était pris.

Depuis quelques jours, mademoiselle Gebewortt occupait son

nouveau local ; je lui rendis une visite incognito. Sa mère était présente : il me hâtait qu'elle fût sortie. J'avais fait l'éloge des meubles et des appartemens ; enfin, je ne savais plus comment soutenir la conversation, et la maudite mère ne se retitirait pas. Quelques paroles jetées dans le discours devaient pourtant l'avertir qu'elle était de trop. Cette tenacité me parut un manége habilement concerté entre la mère et la fille. Me tendre un piège, à moi ! me faire le jouet d'une intrigue ! me confondre avec un amant vulgaire ! il y avait là de quoi jeter ces deux femmes par la fenêtre. Je craignais, cependant, que, faute de savoir ce que l'on doit à un monarque, la mère et la fille ne fussent point coupables ; je me contentai, pour l'ins-

tant, de les quitter brusquement et de manière à leur prouver que j'étais indigné de leur réception. Il fallait, à tout prix, me convaincre le lendemain que ces dames étaient ou coupables ou seulement mal instruites des égards que l'on doit à un homme tel que moi. Si je les trouvais coupables, je les mettrais sur le pavé : innocentes, je les exhorterais à mieux se comporter à l'avenir. Néanmoins, je ne pouvais digérer l'insulte que, selon moi, j'avais reçue. En rentrant au château, j'étais inabordable : le bruit en courut jusqu'à mon épouse ; ce fut madame de Luçay qui l'en instruisit. « Je sais à-peu-près d'où il vient, lui dit Joséphine ; je saurai bientôt le sujet de son mécontentement. » Je ne voulus voir personne de toute

la soirée, et je travaillai seul. Vainement j'essayai de me livrer au sommeil ; l'idée de l'insulte que je croyais avoir reçue ne me permit point de fermer la paupière.

Le lendemain, il y eut un grand lever : étrangers et Français, ministres et courtisans, personne n'eut lieu d'être content de mon accueil ; la scène de la veille avait laissé dans toute ma personne un sombre repoussant. Au coup d'œil que je disséminai sur tout ce qui m'environnait, je rougis intérieurement pour l'honneur de l'humanité, de voir cette foule d'animaux à deux pieds, silencieux et tremblans, parce qu'un autre animal à deux pieds comme eux, était chagrin et réfrogné. Combien je me trouvai heureux d'être au-dessus de cette engeance ! Je

me serais, à coup sûr, reproché d'humilier tant d'honnêtes gens, si je ne m'étais dit : pareille chose fut de tout tems, sera toujours et ne peut cesser d'être. Néanmoins, par respect, personne n'osait se retirer. Le silence et l'embarras étaient universels, lorsque le prince Poniatowski entra tout à coup. Surpris de voir tout le monde interdit et soucieux : « Sire, de trois choses l'une, ou nous avons perdu une grande bataille, ou vous avez retranché un quartier à ces messieurs, ou leurs épouses...... » Il n'acheva pas : un rire général trancha la saillie, et tous les fronts se déridèrent. Je sus bon gré au prince polonais d'avoir métamorphosé toute la société, car j'étais furieusement embarrassé de mon personnage. Je ne savais com-

ment me tirer avec honneur de la position difficile où j'avais mis tout le monde. Chacun alors se retira beaucoup plus satisfait que je ne l'aurais cru.

Je n'aspirais qu'au moment d'être seul et libre : je voulais passer chez mon épouse, y voir mademoiselle Gebewortt, y lire sur sa figure l'impression que lui avaient faites, et ma visite de la veille et la manière dont j'avais quitté elle et sa mère. En me présentant chez l'impératrice, on me dit qu'elle était à l'Elysée-Bourbon. Je suis sûr qu'à cette nouvelle je devins pourpre de colère. Joséphine absente ; nul doute que Dorothée fût avec elle. « Je serai donc toujours contrarié, m'écriai-je ! Non, cela ne sera pas, cela ne peut être ; non. » Je vole à l'Elysée ; je mets à

mes pieds l'opinion, les convenances, tout ce que d'imbéciles automates se sont imposés d'obstacles : je dis à mon épouse : « Votre lectrice est devenue l'objet de mes desirs, l'amante que je veux aimer; elle n'est plus à vous : me la soustraire est un crime que je ne pardonnerai à qui que ce soit : allez où vous voudrez, visitez qui vous conviendra; que m'importe! pourvu que Fanny ne soit point des vôtres, et que je la trouve chez elle ou chez vous, quand il me plaira de la visiter. » Ce que je projetais alors, je l'aurais exécuté sur-le-champ. « Y a-t-il longtems, dis-je à un valet, que l'impératrice est sortie ? — Sire, une heure à-peu-près. — Personne n'est chez elle? — Votre Majesté y trouvera une ou deux de ses femmes. »

Malheureux que je suis ! ne cesserai-je jamais de me brûler le sang ? ne cesserai-je jamais d'imprimer une action aux restes du poison que Daletti versa dans mes veines ? Une ou deux des femmes de l'impératrice ! Mais si c'était Dorothée ? Ah , mon épouse , que je serais coupable ! Je traverse l'antichambre , j'arrive dans la chambre à coucher de mon épouse. O bonheur ! bonheur mille fois plus grand que je ne l'aurais desiré ! Fanny , en face d'une glace , se retourne et me voit. Un nuage de plaisir ombre subitement son front. Déja je ne me ressouvenais plus des chagrins que, la veille, elle m'avait fait éprouver ; fière et riante, céleste et superbe, elle me salue. « Dorothée , lui dis-je , je croyais vous trouver plus timide aujour-

d'hui : vous savez qu'hier... — Sire, j'ai bien compris votre mécontentement ; mais, si vous n'êtes absolument despote, vous devez avouer que je ne suis point coupable. — Fanny, vous oubliez à qui vous parlez. — Ah ! sire, s'il faut toujours m'en souvenir, je vous avoue que je serai plus d'une fois coupable. — Comment, la majesté des rois ne vous impose rien ? — Sire, je me suis trompée : désormais, je n'oublierai pas que vous êtes mon roi. » Fanny n'était plus la même en me disant ces mots. Sévère, froide et soumise, cette fille prit tout à coup un maintien sans prétention.

J'aurais voulu retenir ce que je lui avais dit, et ne point la rappeler à des respects dont la sécheresse écarte souvent l'amour et la confiance. Je

ne savais de quel moyen me servir pour la ramener à sa sincérité première. « Chère fille ! lui dis-je en lui prenant la main, savez-vous qu'une femme qui me traite de pair à pair, est celle qui m'a permis de lui donner un baiser ? — Votre Majesté me permettra d'ignorer cette circonstance ; mais, vous le savez, née sur un sol presque sauvage, j'ignore tous les détails de l'aménité, toutes les inflexions de la politesse française. Je remplace, il est vrai, ce défaut d'éducation par une franchise sans bornes ; franchise prise sur les bords de la Foyle (1). Vainement je voudrais sortir de mon caractère : toujours il percerait. — Que dites-

(1) La Foyle, rivière au nord du comté de Tyrone.

vous ? Supposez que je sois votre amant, vous ne pourriez donc jamais sacrifier à mon rang? — Je me crois bien loin d'un pareil honneur ; mais si cet honneur était aujourd'hui le mien, je craindrais d'être moins conséquente, et beaucoup plus sincère. Vous avez vu hier comme j'en ai agi avec vous : j'ignorais que cela pût vous fâcher; notre démarche était si simple, si naturelle.... — Comment! naturelle ?... c'était un manége. — Un manége ! pardon ; j'allais..... mais non ; vous êtes empereur, vous pouvez tout dire. — Vous avoûrez au moins qu'hier votre mère.... — Sire, ma mère me chérit ; elle a cru n'être point de trop près de sa fille. — Dorothée! nous n'en finirions pas. Je vous aime, je suis monarque ; il en

est peu qui n'ont point eu d'amantes. Je brûle de vous donner ce titre. Vous convient-il? Vous êtes franche, dites-vous ; prouvez-le-moi, répondez. » Dorothée me regardait des pieds à la tête. L'étonnement et la réflexion semblaient s'être emparés de son individu. Une pareille situation peut aisément se comprendre, et l'on en conclut que mademoiselle Gebewortt était fort embarrassée de me répondre. Il est toujours chez les femmes certaine pudeur qui jamais ne les abandonne, même chez celles que le desir ou l'intérêt inclineraient à céder. Le silence de Fanny me donnait le tems de l'admirer : elle était superbe, magnifique, et sur-tout d'une beauté neuve. Si le sentiment de son sexe retenait une réponse sur les lèvres de la belle,

un de mes baisers fut soudain la chercher, cette douce réponse. Fanny n'était point pêtrie d'un autre limon que les autres femmes ; elle devint pâle et tremblante. Ne crois pas, lecteur, que ce fut de sa part faiblesse, crainte ou timidité ; mademoiselle Gebewortt était bien au-dessus de pareilles sensations : deux effets différens avaient produit sa pâleur et son émotion : c'étaient et le frémissement de la volupté et le doux espoir d'être l'amante d'un monarque. Un regard scrutateur, que je laissai plonger dans tout son individu, m'apprit à l'instant que l'amour et l'ambition avaient momentanément un asyle dans le cœur de Dorothée ; son silence était sublime. « Qu'avez-vous, demoiselle ? vous êtes pâle et peu rassurée. —

Vous m'avez embrassée, sire; si vous saviez comme je suis émue! permettez-moi de m'asseoir.... ». J'approchai deux siéges. « Je suis charmé, chère amie, qu'un baiser m'ait prouvé que vous n'êtes point insensible. — J'ignore s'il eût été possible de ne point l'être. — Non, Fanny; abandonnez-vous aux douces commotions de la nature et du plaisir. Vous êtes dans la saison des grâces et de l'amour. Coupable est celle qui refuse d'aimer et d'être aimée. — Croyez-vous, sire, qu'en cédant à vos offres, je serai toujours tranquille avec moi-même? Laissez-moi un moment me justifier à mes propres yeux. Je dis plus : j'avoue à Votre Majesté, que je crois n'être point coupable quand je me suis persuadée que je ne saurais l'être.

Vainement la société, la morale et l'opinion me diront le contraire : je ne les écoute point. Je n'approfondis point les raisons qu'elles traînent à leur suite. Je suis totalement rassurée à l'abri des excuses que je me suis faites. Vous desirez m'honorer de votre tendresse ; c'est beaucop pour moi, ce sera peut-être peu de chose pour vous. Vous m'avez donné un baiser ; j'en frémis encore. Que dois-je faire ? que dois-je vous répondre ? Cependant je ne crois pas qu'une autre à ma place en agirait autrement que moi, sans néanmoins pouvoir dire encore ce que je veux faire. »

Je marchais d'étonnement en étonnement : chaque mot de mademoiselle Gebewortt me prouvait combien les femmes ont de ressources

pour déguiser ou faire oublier ce sentiment de honte inséparable de leurs défaites. Nous autres hommes, nous n'avons qu'une manière de leur prouver qu'elles nous subjuguent ; tandis que, plus matoises et plus doubles, elles savent embellir de mille couleurs l'aveu de leur douce faiblesse. Il en est même chez qui le dernier cri de la pudeur exprime le soupir de la vertu.

Ce n'est point dans cette dernière classe que je placerais la jeune Dorothée. Ce qu'elle m'avait dit était d'une hardiesse et d'une orginalité qui prouvaient tout de suite que la belle savait bien ce qu'elle devait faire. Chez elle, ce n'était point bégueulisme, c'était un calcul; son silence attendait de nouvelles instances. Des caresses, en pareils cas, étaient

tout ce que je pouvais employer de meilleur et de plus décisif : j'entraînai Fanny sur mon cœur ; son front fut tout à coup ceint d'une couronne de baisers. La fierté de mon amante s'en accrut : grande et forte, cette belle fille sut me contenir. Mais, en se dégageant de mes bras, elle laissa un baiser sur ma bouche. Ce fut, de toutes mes amantes, celle qui, la première fois, me répondit ainsi. Cependant, plus qu'étonnée de sa douce hardiesse, elle me regardait fixément : dans son regard se lisait le desir de savoir si elle en avait fait trop ou trop peu. J'éprouvais une bien douce satisfaction à contempler cette amante d'une nouvelle espèce. Mon imagination ne variait point à mes yeux cette belle, qui réellement ne ressemblait

en rien aux autres femmes que j'avais aimées ; elle était, à mes premières amies, ce que l'Irlande, sa patrie, est au sol français. La différence que mademoiselle Gebewortt établissait entr'elle et les autres belles que j'avais connues, était un attrait de plus ajouté à la masse de ses charmes. Cependant, et comme par instinct, je devinais que cette nouvelle amie serait une jeune lionne que ne retiendraient pas facilement les doux lacs d'amour. En politique, un pareil soupçon m'eût fait écarter l'individu dont j'aurais pressenti la résistance : en amour, c'était autre chose. Les belles que j'avais connues, une fois séduites ou forcées, étaient tout à coup devenues douces, aimables et caressantes. Je n'avais plus, avec elles, le plaisir de desirer ; tom-

bant mollement dans mes bras au moindre signal, ces tendres maladroites déposaient leurs voiles et me ravissaient l'ineffable bonheur de les déchirer.

Trop emportées par leurs sens et les miens, ignorant l'art d'éterniser les voluptés, mes douces amies n'avaient jamais su qu'user le desir, et jamais lui donner sur les ongles pour l'accroître. Belles, qui, sans doute, lirez ces Mémoires, n'oubliez jamais que celle d'entre vous qui jonche d'épines le sentier qui conduit à sa couche, entend beaucoup mieux ses intérêts qu'une belle semant de roses le chemin qui mène à son boudoir.

Il y avait peu de jours que je connaissais Dorothée, et cependant je la savais par cœur. J'étais per-

suadé que, tout en possédant sa personne, je trouverais à chaque instant des obstacles, des refus, de l'humeur, de tendres bouderies, des caprices, et quelquefois de l'insolence. En fallait-il d'avantage pour m'attacher à cette femme? non, sans doute. C'était un nouveau théâtre sur lequel j'allais me lancer; chaque pièce, chaque scène et l'actrice, tout allait être neuf pour moi.

Quiconque desire vivement, surtout en amour, recule le moins qu'il peut l'instant de se satisfaire. Dorothée, debout et presque indifférente à l'intérêt du moment, jouait avec ses doigts sur un carreau de vitre. Je voulus doucement l'entraîner sur l'ottomane; vains efforts! cette demoiselle était forte comme deux hommes. « Comment! Sire,

mais vous n'y pensez pas ! oubliez un moment que vous avez pris des villes d'assaut, et par respect pour vous et pour moi, environnez vos desirs de plus de décence ; ce sera me prouver que vous attachez quelque prix à ma personne. Je vais sans doute encore vous mettre en colère, j'en serais fâchée ; mais si vous persistez à vouloir plus qu'un baiser, je vous quitte et ne vous revois plus. Votre Majesté voit bien qu'elle peut concevoir de douces espérances. Tenez, je vous donne un baiser; je vous en donne deux. »

En effet, deux baisers légèrement et subtilement mis sur mon front, devinrent un gage de ceux que je lui prodiguerais à l'avenir.

Il fallut bien me contenter de ces légers prémices ; qu'aurais-je fait ?

D'une femme comme Dorothée, on n'obtient que ce qu'elle veut bien laisser prendre. « Aimable démon ! quand ferez-vous mon bonheur ? — Sire, attendez-donc que je réfléchisse si je dois un jour le faire. Quels que soient les soupçons d'hier, Votre Majesté peut être certaine que je suis incapable de manége et de calcul. Franche et vraie, si je suspends le don de mon cœur, c'est que je ne sais pas encore si je ne dois pas toujours le refuser. Je n'ignore pas que tous vos sujets vous obéissent à la minute. Savez-vous que sous ce rapport, je ne leur ressemblerai jamais ? Ce n'est point orgueil, ce n'est point caprices : ne le croyez pas, je vous en prie ; vous m'affligeriez, et je ne vous le pardonnerais de ma vie. Si, près de

vous, je ne voulais pas être humiliée, si je ne voulais point être continuellement soumise à vos ordres, à vos boutades, c'est que vous êtes un homme, et moi une très-belle femme. »

Pour tout l'or du monde, je n'aurais point cédé cet entretien à un autre; jamais je ne fus plus délicieusement intrigué. En effet, quel jugement porter sur un pareil être? Fanny, tour-à-tour simple, fière, naïve et toujours originale, portait un paisible bonheur dans tous mes sens. Dégagé du fatras de mes brillantes idées, j'étais l'homme paisible de la nature; je reposais doucement dans l'originalité de ma jeune maîtresse. « Savez-vous, lui dis-je en riant, que vous ne vous haïssez pas? vous allez au devant d'un compliment, que

je vous ferais, il est vrai, de tout mon cœur. Vous n'ignorez donc pas que vous êtes belle? — Votre Majesté me prend donc pour un enfant? Oui, je suis belle; bien belle; on me l'a dit en Angleterre, en Irlande, à Venise, et tous les jours en France on me le répète; et moi seule, je n'oserais y croire? Vous pensez donc que je n'ai jamais passé devant une glace? Je suis grande, d'une blancheur éblouissanse; j'ai de beaux yeux, une bouche mignone, un ratelier d'ivoire, une chevelure magnifique: hier encore, je me contemplais dans mon bain. Votre muséum n'a pas une statue aussi bien faite que moi.... » C'en était trop: tant de franchise et de naïveté étaient du premier âge. Le peu d'intérêt que la belle semblait

attacher aux éloges qu'elle se prodiguait, prouvait, à n'en point douter, que c'était la simple nature qui s'exprimait, et non l'amour-propre étudié. « Mille fois, et mille fois encore, aimable Fanny, vous me faites oublier qui je suis. Je suis enchanté. Souffrez que je vous donne un baiser. » Déja mes lèvres avaient touché les siennes : « Délicieuse fille ! j'attendrai votre consentement : je vous quitte ; mais n'oubliez pas que l'empereur des Français sera, quand vous le voudrez, à vos genoux. »

Le paisible bonheur que je venais de goûter près de Fanny, les douces espérances qu'elle me laissait concevoir avaient presque changé le cours de mes idées. Depuis trois mois, je nourrissais secrètement le projet de

porter de nouveau la guerre en Allemagne. Je me croyais fondé à rompre des traités qui, tous lesjours, étaient enfreints par les puissances du Nord. Je n'ignorais pas qu'en secret, les autres souverains travaillaient à ma ruine : j'avais placé dans tous les cabinets des hommes qui m'en vendaient tous les secrets. Mais ce qui me déterminait le plus à me jeter de nouveau sur l'Allemagne, ce fut une correspondance que le colonel Beauvoisin surprit près Ratisbonne, sur un courrier prussien. Savary, à qui le colonel l'avait fait passer, me dit, en me la remettant : « Voici une déclaration de guerre. » En effet, ces papiers me prouvaient jusqu'à l'évidence que mes ennemis n'attendaient qu'un moment propice pour m'écraser.

A la nouvelle d'une déclaration de guerre, toutes les cours s'écriaient que, dévoré du desir de combattre, j'enfreignais injustement des traités que j'avais jurés : elles ne disaient pas que, tous les jours, elles machinaient ma ruine, et que j'en avais des preuves écrites. D'imbécilles Français en croyaient les étrangers sur parole ; et, dans l'esprit de mes sujets, je passais pour un conquérant toujours prêt à se créer des ennemis. Ingrats! je m'étais donné un trône ; je l'avais, au prix de votre sang, environné de gloire et de triomphes ; ne fallait-il pas en maintenir la splendeur? La moindre faiblesse de ma part envers des souverains qui me voyaient avec peine dans leur rang, m'en aurait expulsé. Quel monarque n'eût point

été courroucé contre le cabinet qui écrivait, à mon égard, la note suivante, adressée par M. Schulemberg, à milord Harrowby, secrétaire d'état. Ces dépêches avaient été enlevées près des frontières de Prusse, sur un nommé Wagstath, courrier anglais :

« Milord, vous nous jugez fort mal, si vous croyez que notre conduite actuelle envers Buonaparte n'est pas un effet nécessaire de la position où il nous a mis. La Suède a déposé son roi ; la Russie se tourne toute entière du côté de la Porte ; l'Autriche est fatiguée ; nous sommes seuls. M. Haugwitz est peut-être moins coupable qu'on le croit.

« Quant à ce que vous me dites de Lombard et ses frères, ainsi que de

Beyme (1), votre seigneurie me permettra de ne point m'expliquer sur cet article. S'il est vrai que Buonaparte ait fait présenter au roi mon maître un mémoire dans lequel il demande la permission d'acheter des terres, et d'établir des manufactures dans la Pologne prussienne, il est vrai aussi que cette demande a été rejetée. Vous pouvez assurer Sa Majesté que toutes demandes pareilles auront le même sort. Milord Jackson pourra vous dire ce que nous pensons de l'usurpateur. Nous serons cependant obligés de souffrir bien des choses, si les autres puissances continuent à s'isoler de l'intérêt général. S'il ne faut qu'un signal pour les émouvoir,

---

(1) Secrétaire d'état prussien, pour le département de l'intérieur.

dites bien à votre cour que nous sommes prêts à le donner. C'est vous donner la mesure de ce que nous pouvons et devons faire à l'avenir.

Recevez, milord, l'assurance de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, de votre seigneurie,

Le très-humble serviteur,

SCHULEMBERG.

Maintenant je demande si une pareille pièce ne pouvait pas motiver une déclaration de guerre. Je me disposais en effet à la déclarer, lorsque mes desseins amoureux sur mademoiselle Gebewortt vinrent tout à coup suspendre mon juste ressentiment ; j'oubliai momentanément les torts de la Prusse pour mettre à sec la coupe du plaisir. Chaque fois

que je passais chez l'impératrice, j'y rencontrais Fanny; je la priais de faire cesser mon incertitude. Un jour, entr'autres, que je la sollicitais plus vivement, elle me dit : « J'ignore ce que je dois faire; j'ai mille raisons de ne point refuser les offres de Votre Majesté, et cependant je n'ose accueillir vos vœux. J'ai besoin de vous parler en secret; venez demain chez moi, je vous dirai tout ce que je pense. »

On peut croire que le lendemain je fus exact au rendez-vous. Dorothée était seule; elle me reçut sans embarras et de la meilleure grâce du monde. Je n'ai peut-être jamais mieux senti le plaisir d'être monarque; j'étais orgueilleux de pouvoir me dire : voici une des plus belles femmes de l'Europe;

il est, dans mon empire, vingt millions d'hommes qu'elle peut repousser, et moi, je puis, ou de force ou de gré, lui faire recevoir et ma personne et mes caresses.. « Belle Dorothée, lui dis-je, ce jour-là, j'ose le croire, sera le plus beau de ma vie. Vous savez combien je vous aime; vous n'ignorez pas que l'amante d'un monarque peut compter sur d'immenses bienfaits. De grâce, ne me faites plus languir, dites-moi si je puis me nommer votre amant? — Sire, je pourrais, sans trop d'amour-propre, m'honorer de votre choix; votre rang, votre réputation suffisent même pour justifier ma faiblesse; cependant, je n'ose vous céder. Je me connais et je me rends justice; vive et prompte, quelquefois colère,

souvent capricieuse, je n'aime pas que l'on me contrarie. Je crains que mon titre d'amante ne me fasse oublier celui de monarque : je vous avoue même que je me crois incapable de vous ménager dans un moment d'humeur. Vous êtes brusque, impérieux, exigeant; vous voudrez toujours parler en maître: jugez quels malheurs je me préparerais, si je ne pouvais assimiler mon caractère au vôtre! Bientôt je serais malheureuse et méprisée. Votre Majesté peut maintenant prononcer si je fais bien de refuser un honneur qui vous exposerait à des chagrins, à des tracasseries indignes de votre personne. »

J'étais stupéfait d'étonnement; je n'avais jamais vu de femme avouer naïvement les défauts de son carac-

tère pour excuser un refus. Je ne voulus point croire à la vérité des traits que Fanny prêtait à son image, je me persuadai que mon individu lui répugnait ; cette idée faillit me courroucer. « Mademoiselle, je ne saurais croire au portrait que vous venez de faire ; une aussi belle femme que vous n'a point tous les défauts que vous avez bien voulu vous prêter : si je ne me trompe, d'autres raisons vous éloignent de ma personne. Vous inspirerais-je quelque répugnance? dites-le moi, je vous prie ; je vous le pardonne volontiers. — Non, Sire, non : si le fait existait, j'aurais assez de franchise pour vous le dire. Je vais même vous confier un secret que m'arrache la force des circonstances. Si cet effort que je fais sur moi-

même m'humilie à vos yeux et vous éloigne de moi, il vous donnera au moins la mesure de ma sincérité. Cet aveu me coûte; mais je le dois aux offres de Votre Majesté, je le dois à mon bonheur. Sire, j'ai aimé ou plutôt j'idolâtrai l'amant qui, le premier, m'apprit que j'avais une âme. Ce fut à Londondery que, pour la première fois, je vis le jeune Secteitt; on n'est pas plus beau qu'était alors mon amant. Il avait seize ans; j'avais cinq mois de plus que lui. Nous voir, nous aimer, nous le dire fut l'affaire de notre première entrevue. C'était le fils d'un correspondant de mon père; nos fortunes étaient les mêmes; bientôt nous eûmes la douce espérance d'être unis. Nous jouissions de toute la liberté possible. Un jour

mon amant en abusa ; je devins son épouse avant que la religion n'eût béni nos sermens. Depuis huit jours je n'avais plus rien à lui refuser, lorsqu'il vint à tomber malade. Hélas ! cinq jours après nous eûmes sa mort à pleurer. Je faillis en mourir ; mais enfin, ma jeunesse et mon tempérament l'emportèrent sur ma douleur ; et mes parens furent rassurés. Cependant ils me firent voyager, autant pour mon instruction que pour me distraire d'un souvenir toujours pénible et douloureux. Voilà, Sire, le secret que je devais confier à Votre Majesté. J'ai longtems balancé à vous faire ces aveux ; mais enfin, je n'ai plus ce fardeau sur mon cœur. Voyez maintenant si je suis digne de votre tendresse. »

Ce que mademoiselle Gebewort venait de m'apprendre m'avait, il est vrai, étrangement surpris; je me mordais les lèvres de dépit, et cependant je n'avais jamais eu l'idée d'avoir ses prémices. Ce doux espoir n'avait jamais été pour quelque chose dans le projet de faire sa conquête; mais l'aveu d'une première faiblesse me fit tout à coup un tableau charmant des plaisirs que l'amant de Fanny avait trouvés sur son sein. C'était un vol fait à mes desirs; en un mot, je devins jaloux d'une femme qui ne m'appartenait point encore et sur laquelle je n'avais aucun droit.

Mon dépit n'échappa point à Dorothée. « Eh bien! me dit-elle, Votre Majesté avouera que j'ai fort bien fait de la prévenir : cet aveu vous a ravi toute votre gaîté; vous

êtes pâle et mécontent. Qu'aurait-ce donc été, si vous-même eussiez découvert ce que je viens de vous apprendre ? Je rends grâces à Dieu de n'avoir point cédé à vos instances ; j'aurais une faiblesse de plus à me reprocher, et je serais chargée du poids de votre inimitié. » Le ton leste et décidé avec lequel Fanny traitait cette affaire, m'avertit que peu de chose pouvait mettre une barrière éternelle entre cette fille et moi.

Quoiqu'un moment affecté de ces aveux, j'étais bien éloigné de vouloir la repousser de mon sein : je la dévorais de mes regards ; je croyais n'avoir jamais vu une plus belle femme. « J'attache tant de prix à votre personne, chère et belle Fanny, que je n'ai pu, sans être vivement affecté, apprendre qu'un

mortel, avant moi, avait dormi sur votre sein ; mais ce léger mouvement de jalousie, doux hommage rendu à votre mérite, n'ôte rien à la vivacité des sentimens que vous m'inspirez. Maintenant, je crois tout ce que vous m'avez dit. Eh bien! Dorothée, soyez brusque, volontaire, capricieuse, colère et boudeuse; que m'importe! je vous idolâtrerai sous toutes ces formes. Continuellement adulé, il me sera piquant d'être aimé pour moi-même. et traité avec franchise. Je dis plus, traitez-moi toujours comme votre amant : que le monarque ne se retrouve plus dans vos bras. —Oh! vous commencez à devenir aimable; recevez un baiser pour ce que vous avez dit. » Un baiser de Fanny! c'était de l'ambroisie versée

dans ma bouche. Je pressai cette belle sur mon cœur : j'aurais voulu la mettre dans mon être. La suavité de son baiser avait mis un terme à mes desirs : j'étais trop heureux pour envier autre chose. Fanny rayonnait de bonheur. « Oh ! oui, me dit-elle, je consens à être votre amante ! je vous aimerai plus que moi-même ; mais que ce soit toujours l'amant qui ouvre mon boudoir, et jamais le monarque. Je veux bien vous ouvrir mon cœur, me dévoiler toute entière. Mon ami, si vous avez des chagrins, si de grands projets vous tourmentent, venez vous réfugier dans mon sein : là, déposez vos chagrins, vos secrets : ma vie vous répond de mon silence. Jeune encore, je vous donnerai d'excellens conseils : votre amour-propre n'en

sera jamais blessé ; nous ne serons que deux : ce desir de prendre part à votre vie politique n'est point un effet de mon ambition. Jamais Fanny ne demandera rien à l'empereur des Français : je veux seulement briser l'uniformité de ma vie. Faible parcelle de l'univers, avec quel plaisir je verrai un monarque absolu narrer près de moi les détails de ses vastes conceptions ! Sera-t-il vrai ? la même bouche qui fulminera l'arrêt d'une puissance étrangère, déposera sur mes lèvres les baisers de l'amour ? Quoi ! vous me paraissez interdit ! Vous demanderais-je par hasard au-delà de ce que vous voulez accorder ? Répondez-moi, ne me cachez rien; nous ne sommes point encore amans. »

En effet, j'étais étrangement surpris de ce que je venais d'entendre.

Fanny devenait un véritable problême dont je ne pouvais trouver la solution. Tout le monde sait qu'en matière d'état, rarement j'ai donné mon secret. Que pouvais-je penser d'une jeune fille qui, pour prix de son amour, demandait à partager mes secrets politiques ? était-ce un piége, ou simplement une innocente curiosité ? devais-je nettement ne lui rien promettre, ou totalement abonder dans son sens, sauf à n'en faire ensuite qu'à ma volonté : ce dernier parti conciliait tous mes intérêts. Je promis à mon amante tout ce qu'elle voulut ; nous étions seuls ; rien ne pouvait s'opposer à nos caresses. J'entraînai doucement Fanny sur un lit de repos : je voulais être heureux, je me croyais certain de l'être à l'instant. « Non, me dit Fanny, non ;

je puis vous aimer, je veux bien tomber dans vos bras; et cependant je ne veux pas que le jour éclaire ma défaite. Prenez et recevez des baisers : c'est un bien doux plaisir ; si vous en savourez la douceur comme moi : des baisers doivent vous suffire; vous ne m'en donnez pas un que tout mon individu ne frissonne de bonheur. Cher ami ! venez souper ce soir avec moi. Ce que je vous dis n'est pas d'une Française ; pardonnez-moi : tout en parlant votre langue, je n'en connais pas le mécanisme et les périphrases. Je m'exprime avec franchise : je serais au désespoir si Votre Majesté n'excusait une portion de ce que je lui dis. —Non, chère Fanny, je ne t'accuse pas. Si le commun des hommes eût condamné tes expressions, ton